

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

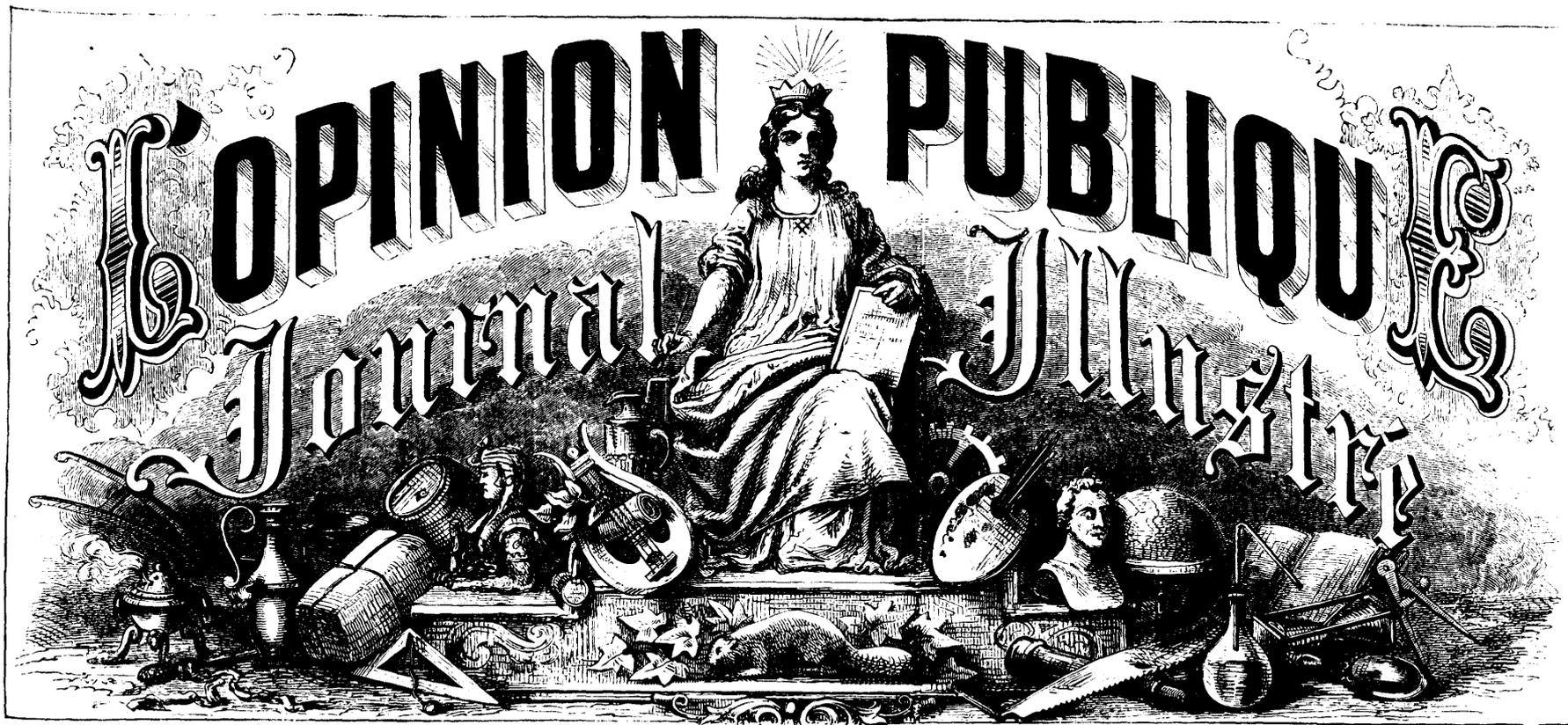
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.—No. 11.

MONTREAL, JEUDI, 12 MARS, 1874.

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LA SAINT JEAN-BAPTISTE.

Nous apprenons avec plaisir que la société Saint-Jean-Baptiste de cette ville a résolu d'inviter les associations canadiennes-françaises des Etats-Unis à venir célébrer le 24 juin prochain à Montréal. Ce sera un grand jour pour notre nationalité, un jour qui, si nous savons en profiter, pourra être le commencement d'une ère nouvelle.

Espérons que les autres sociétés de notre province s'empresseront de se joindre à nous en cette circonstance, et qu'elles enverront toutes des délégués à Montréal.

O. D.

LE PERE LAGIER.

Le bon Père Lagier est mort. Cette nouvelle aura un douloureux retentissement dans tout le Bas-Canada, que cet apôtre a parcouru en tous sens, où il était universellement connu et aimé. Durant les trente-trois années de sa prédication parmi nous, il a eu le don de ramener les âmes à Dieu et de se gagner tous les cœurs. Quelle est la campagne si éloignée où l'aimable missionnaire n'ait fait entendre sa parole sincère, où il ne compte autant d'amis que de connaissances? Son nom est identifié avec tous les jubilé, retraites, neuvaines, quarante heures, triduums qui ont eu lieu dans ce pays depuis 1841, et il a confessé tout le monde, il a eu les confidences de toutes les familles, il a prodigué partout les consolations et les conseils.

Lucien-Antoine Lagier est né à Embrun, dans le Dauphiné, en 1814. Il fit son cours d'études classiques au séminaire de Marseille, et lorsque Mgr. Mazenod fonda la congrégation des Oblats, il résolut de s'associer à cette œuvre. Il fut ordonné prêtre en 1833.

Mgr. de Montréal ayant appelé les Oblats dans son diocèse, en 1841, le Père Lagier fut des premiers qui vinrent au pays, qu'il n'a pas quittés depuis cette date. Il fut successivement curé ou supérieur à St. Hilaire en 1842, à Longueuil en 1843, à Bytown en 1847, à l'église St. Pierre de Montréal en 1854, à l'église St. Sauveur de Québec en 1863, supérieur des Oblats à Montréal en 1867, il fut appelé au même poste à Québec en 1873.

Un trait qui caractérise bien le Père Lagier, c'est l'impression pénible que lui causa son élévation à la charge de supérieur de la maison de Montréal. Cette responsabilité l'effrayait, cet honneur confondait sa modestie. Il demanda avec tant d'instances d'être relevé de ces fonctions qu'il gagna d'être envoyé à Québec dans une position moindre et dont les devoirs étaient plus limités.

À Québec comme à Montréal, le Père Lagier se dévoua à la prédication. On ne peut dire qu'il fût orateur dans toute l'acception du mot. Il ne brillait ni par la grandeur des idées ni par l'élévation du style. Mais s'il est vrai que l'éloquence soit l'art de toucher les cœurs, jamais prédicateur ne fut plus éloquent devant la masse des fidèles. Tous le comprenaient; il disait les choses qui conviennent au peuple, sa parole pénétrait les âmes. C'est la gloire, la seule, qu'il ambitionnait, et il en donnait tout le mérite à Dieu. Nul mieux que lui ne racontait à propos l'anecdote qui reste gravé dans les esprits et sert d'exemple pour toujours. Personne non plus ne savait mieux que lui émouvoir son auditoire par le récit des souffrances de Jésus-Christ. Il lui arrivait de présenter tout-à-coup son crucifix à la foule en la conjurant de revenir au

Dieu qui avait aimé l'humanité jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix, et alors de tous les yeux coulaient les larmes bienfaisantes du repentir. C'était là le bonheur, le seul, que recherchait le bon Père, et il en remerciait encore la Providence.

Inclinons-nous avec respect devant de tels hommes. Non-seulement ils représentent au milieu de nous Celui qui nous promet le salut, mais, dans un ordre d'idées moins élevées, ils honorent l'humanité par leur droiture, leur pureté, et cette fraîcheur de sincérité, parfum de leur cœur honnête et dévoué.

Le Père Lagier aimait à prêcher, c'était une seconde nature pour lui. Il faut le dire aussi, il faisait, sur la fin, des sermons interminables, ou plutôt qu'il terminait deux ou trois fois. On croyait qu'il allait descendre de chaire, mais au même moment une idée lui revenait à l'esprit, et il recommençait, mettant ainsi deux ou trois homélies dans une seule. Personne ne lui en voulait, mais les estomacs demandaient grâce. On a cru s'apercevoir que ses collègues à l'église St. Pierre avaient pris le parti de faire sonner l'Angelus lorsqu'il en était rendu à son troisième quart-d'heure: le bon Père était toujours surpris qu'il fût sitôt midi, et il se hâtait alors de "souhaiter le bonheur éternel" à son auditoire.

L'infatigable prédicateur est mort sur son champ de bataille. Il était allé prêcher une retraite à l'Île Verte, comté de Témiscouata, lorsqu'il a succombé à une attaque de l'affection asthmatique dont il souffrait depuis longtemps. Il pressentait sa fin; en laissant Québec, il disait: "Je pars, mais Dieu sait si je reviendrai." Il n'est point revenu, mais cette mort est digne de sa vie. Il a été frappé dans l'église même, dans la chaire où il faisait entendre la parole de vérité, devant les autels du Dieu dont il était l'héroïque soldat. N'est-ce pas ainsi qu'il espérait mourir?

OSCAR DUNN.

L'ABBÉ TANGUAY.

Tout le monde a lu les beaux vers de Fréchette publiés dans *L'Opinion Publique* du 26 décembre dernier et adressés à l'abbé Tanguay.

Peut-être que plusieurs se sont dit: "Bah! ces poètes! Ils ont le secret d'élever tous les sujets qu'ils traitent. Dans ce cas ici, il me semble que l'enthousiasme est de trop."

Pardon, lecteur, il vous semble mal. La chose en vaut la peine, au contraire. Disons plus: elle est éminemment patriotique, elle est importante pour nous, elle est énorme comme labeur et comme mérite.

Dans notre petit monde d'historiens, archéologues, analystes et annotateurs, il n'est pas de figure mieux dessinée, aussi typique, plus nettement à sa place que celle de monsieur l'abbé Cyprien Tanguay.

Il est venu à son heure, heure favorable, et c'est à nous qu'il appartient de le bien accueillir, j'oserais dire de le bien juger.

Nous ne sommes plus au temps où les Canadiens-Français avaient besoin d'un livre, fût-il bien ou mal fait, qui leur apprit à nouveau leur histoire presque entièrement oubliée. Depuis un demi-siècle Perreault, Bibaud, Labrie, Garneau, Ferland, se sont suivis et ont consacré la sève de leurs belles années à édifier le monument qui

nous manquait. Les gros blocs de l'Histoire, si je puis m'exprimer ainsi, jont été arrachés de la montagne, du chaos de l'oubli, taillés par larges éclats et mis à leur endroit dans l'édifice national. Il s'agit maintenant pour les successeurs de ces premiers et immortels ouvriers, de reprendre chaque partie, chaque bloc un par un, de le travailler, de lui faire rendre tout ce que le ciseau de l'artiste est en droit de lui demander, d'y sculpter en un mot les innombrables figurines que la vérité historique exige.

Aussi, que de gens sont actuellement à l'œuvre. Pour ne parler que de ceux de ma connaissance, voyez—Taché achève quelques volumes de statistiques qui vont nous faire entrer chiffres en main dans la vie de nos ancêtres: il tient aussi en réserve une histoire des Hurons; Casgrain fouille les vieux murs de Québec, les interroge, et traduit éloquentement ce qu'ils lui racontent; Gérin-Lajoie travaille.....on ne le dit pas, mais il travaille; Verreau fait des trouvailles superbes dans le champ des vingt premières années qui ont suivi la conquête; Chauveau attire à lui, on ne sait d'où, des bouquins sans pareils dont l'existence n'était pas même soupçonnée; Bois empile des copies d'actes anciens, rarissimes, et il en extrait ça et là quelques bribes pour en nourrir des articles qu'il ne signe pas, mais que l'on reconnaît bien; LeMoine est en rapport intime avec les personnages de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci; Tassé ressuscite les fondateurs de plusieurs villes de l'Ouest, tous enfants du Canada; Drapeau groupe dans un large cadre l'histoire des institutions charitables du pays, à partir de sa fondation; Garneau (Alfred) soutient que l'on ne peut ouvrir un seul livre, quel qu'il soit, sans y trouver au moins une note à prendre pour servir à l'histoire du Canada, et il prouve sans cesse que ce n'est point un paradoxe; Garneau (le même) trouve partout "et ailleurs" des manuscrits originaux, qu'il montre à ses amis, mais qu'il se donne la peine de ne point publier; Doutre cherche les sources du Droit canadien; Lareau rassemble sous une même couverture tous nos écrivains; Turcotte a fait, et il refait, la vie parlementaire de 1841 à 1867; Malouin recueille les souvenirs et les secrets qui s'en vont avec les vieillards, et il les publie parfois.

Mais de tous ceux-là, je le répète, pas un seul n'a un caractère aussi à part que l'abbé Tanguay.

Celui-ci a entrepris la chose la plus infaisable, la plus téméraire qui se put entreprendre, —à ce qu'il semblait,— et il va tout à l'heure la mener à bonne fin!

Conçoit-on cela! Un homme qui se réveille un beau matin avec la détermination de reconstituer l'arbre généalogique de toutes les familles d'un pays, les prenant à trois siècles en arrière!

Retrouver le fil des générations qui aboutissent aujourd'hui à quinze cent mille individus, lorsque les familles de ces 1,500,000 individus l'ont perdu depuis longtemps! C'est une idée qui est encore plus patriotique qu'originale.

Il y a vingt ans, sa réalisation n'eût été possible à personne. Actuellement, étant donné un homme de la façon de l'abbé Tanguay, c'est chose praticable. C'est fait.

Nous voici rendu à une époque où sans faire parade d'une vaine gloire, nous pouvons jeter avec satisfaction un regard sur le passé, et, dans le bien-être que l'on éprouve à goûter un peu de repos après une longue et pénible étape, il nous est permis de nous dire: Allons

voilà la grande lutte terminée, j'ai bien failli y laisser ma peau dix fois, mais il n'en est pas moins vrai que je me suis gaillardement tiré d'affaire!

Et le désir de raconter l'histoire d'un âge qui lui tient au cœur s'empare de la nation, de ses écrivains, de ses artistes. Et l'on se met à fouiller avec ardeur dans la poussière des vieux livres, des manuscrits inexplorés, des paperasses antiques, d'où sortent enfin des pages nouvelles fraîches, agréables, pleines de souvenirs d'un passé honorable, souvent glorieux.

Pour nous est arrivée l'heure où chaque peuple nouveau éprouve le besoin de se recueillir, de songer à son enfance, à sa première jeunesse, et d'écouter la parole de ceux qui possèdent les traditions authentiques de ces temps vénérés.

Depuis que le Canada est Canada, j'oserais dire qu'il n'y a jamais régné autant qu'aujourd'hui un esprit de recherches, un amour des études historiques, un besoin, pour ainsi parler, de faire des livres tirés de ses archives.

A force de persistance, d'étude, de comparaison, de raisonnement, la vérité historique vient à poindre, de ci, de là, avec lenteur si vous voulez, mais en agrandissant incessamment ses rayons lumineux, pour éclairer enfin un coin, une partie du tableau ci-devant chargé d'ombre.

Il n'y a plus à en douter, nous parviendrons à retrouver les moindres faits dignes d'entrer dans notre histoire. On nous mettra sous les yeux le récit détaillé de mille événements secondaires qui avaient d'abord échappé aux pionniers de notre littérature et qui sont la clef explicative de bien des chapitres embrouillés jusqu'à présent.

L'abbé Verreuil n'a-t-il pas de mettre la main à Londres, sur trois cents cartons qui renferment uniquement des papiers de l'administration de Haldimand? Hier, n'a-t-on pas découvert en France des pièces qui établissent que, en 1775, l'Angleterre se déclara prête à rendre le Canada si la France consentait à ne pas secourir les Etats Unis? A l'aide des documents mis au jour par M. Margry, ne suit-on pas à la piste les explorateurs du Nord Ouest pendant les vingt années et plus, qu'ils ont employées à se rendre aux pieds des Montagnes Rocheuses?

Pour accomplir cette tâche, il faut des travailleurs savaux, actifs, patriotiques, et ne manquant pas de ressources pécuniaires. Il s'en rencontre qui ont ces qualités réunies et d'autres encore.

C'est la manière la plus récemment inventée de se dévouer pour son pays. Autrefois, un homme donnait ses journées, employait ses richesses, versait son sang pour se rendre utile à la patrie; maintenant, dans le même but, un bon Canadien consacre ses jours, ses nuits, son argent, et s'arrache héroïquement les yeux de la tête pour produire deux, trois, quatre, cinq pages, jusqu'à lui introuvables, et il ne regarde pas à côté de son chemin pour voir ceux qui amassent des fortunes, des honneurs, des dignités; il marche droit devant lui, fait œuvre méritoire, et Dieu le protège.

Ce petit homme brun, de formes vigoureuses, qui vous aborde avec l'allure d'un camarade de collège et dont les yeux pétillants et le sourire perpétuel rivent votre pensée à la sienne dès qu'il a parlé, ce n'est pas du tout l'abbé Tanguay que je m'étais figuré avant de l'avoir vu. Quoi! il n'a pas maigri, jauni, desséché sur ses cahiers poudreux! Il n'est pas même rêveur! Cela renverse mes théories.

Cyprien Tanguay a cinquante-quatre ans, étant né à Québec en 1819. On lui donnerait sur l'apparence à peu près quarante ans. Au Séminaire de Québec, où il termina son cours en 1838, il avait pour condisciples, entre autres, Mgr. Edm. Moran, évêque de Kingston, l'honorable Joseph Cauchon, Bernard O'Reilly jésuite, B. Bolduc, ancien missionnaire de l'Orégon, et l'abbé Marquis, colonisateur des townships de l'Est.

M. Tanguay fut ordonné prêtre le 14 mai 1843. Il desservit successivement comme curé les paroisses de Saint-Raymond et de Saint-Basile, comté de Portneuf, — Rimouski, Saint-Michel de Bellechasse et Sainte-Hénédiène, comté de Dorchester.

Sa première publication date de 1842, alors qu'il était ecclésiastique. C'est la correspondance de son confrère M. Bolduc, missionnaire de l'Orégon, sous le titre de "Relation d'un voyage de Québec à l'Orégon, autour de l'Amérique du Sud."

Son goût pour l'histoire naturelle, bien connu de ses amis, lui a valu des envois des différentes parties du monde; aussi en parle-t-il avec une certaine satisfaction. Le fossile d'un morse, dont il a fait cadeau à l'Université Laval, est l'une de ses plus belles découvertes. Ce fossile fut découvert en 1853 dans le champ d'un cultivateur de Rimouski, à 200 pieds au-dessus du niveau du Saint-Laurent, et à trois lieues dans l'intérieur de la Pointe-au-Père de Rimouski. Il a fait partie des objets de curiosité à l'exposition de Paris de 1865.

A Rimouski, où l'abbé Tanguay résida de 1843 à 1846 et de 1850 à 1859, il a laissé des traces de son activité et de son patriotisme. Il a bâti la magnifique église, au-

jourd'hui cathédrale de Rimouski, fondé le collège de cette place qui, depuis 1855, reçoit subvention du gouvernement, et le couvent des Dames de la Congrégation.

On se demande naturellement où et comment la pensée du *Dictionnaire Généalogique* s'est présentée à son esprit. Il faut répondre qu'il est né avec ce projet. En d'autres termes, le *Dictionnaire* est la mise à exécution d'un désir qui s'est manifesté dès l'enfance chez l'abbé Tanguay.

Tout jeune, on s'étonnait de le voir si curieux de connaître les noms de ceux qui l'entouraient et de leurs ancêtres. Il avait appris cela par cœur, et parfois, dans la conversation, sa mémoire déjà surprenante lui permettait de redresser les personnes âgées qui commettaient des erreurs de noms ou de parenté en mentionnant une ou deux générations écoulées. Cette tendance à remonter le fil de la tradition se combinait chez lui avec une qualité précieuse: celle de dresser en tableaux clairs, concis, d'une intelligence rapide, les informations qu'il avait pu se procurer. En un mot, il était statisticien par nature. Dans sa famille il avait la réputation d'être un garde-notes expert et fidèle. Ce fut la même chose au collège.

Il avait à peine neuf ans lorsqu'il entra au collège de Sainte-Anne de la Pocatière. Tanguay était le plus jeune des élèves. C'était la première année de l'institution. Vingt ans après, lorsqu'il s'est agi de dresser la liste des noms des premiers élèves, on fut des plus étonnés de la trouver complète entre les mains de M. Tanguay. Pendant les trois mois qu'il avait passés au collège, à un âge aussi tendre, il avait eu la pensée de noter de droite et de gauche une foule de petits faits dont l'histoire se montre heureuse de tirer parti. Au séminaire de Québec, il a répété fort à propos cette marque de perspicacité.

Dans les paroisses qu'il a desservies, cédant au goût dominant qui le poussait vers les vieilles archives, il eut bientôt compulsé les registres de l'église et les papiers des plus anciennes familles de chaque endroit. Bientôt, il devint, dans le clergé, ce qu'il avait été au collège, le garde notes, l'aide-mémoire, le généalogiste au service de tout le monde. On lui écrivait de partout pour avoir des renseignements. Assez souvent, le piocheur se voyait en face d'une question insoluble, et alors son instinct se réveillait plus ardent que jamais: il se promettait d'étendre le cercle de ses investigations et de satisfaire un jour tous les curieux, tous les intéressés. C'est de cette manière que grandit en lui l'idée de composer un dictionnaire de toutes les familles canadiennes."

BENJAMIN SULTZ.

(La fin au prochain numéro.)

LA QUESTION INDUSTRIELLE.

La dernière réunion, à Ottawa, de la Chambre de Commerce de la Puissance est beaucoup plus importante que celle des années passées, tant à cause des sujets discutés que du grand nombre des capitalistes présents.

Les deux principales questions que l'on y a débattues sont, sans contre dit, celle d'un traité de réciprocité avec les Etats Unis et celle de la protection de l'industrie nationale.

Sur la première, l'on n'a point exprimé une opinion définitive. La Chambre de Commerce a paru unanime en faveur d'un pareil traité; les délégués des Etats-Unis eux-mêmes, présents à cette réunion, ont semblé favorables au projet; mais de part et d'autre on s'est accordé à dire que toute démarche nouvelle en vue de ce traité devait venir non plus des Canadiens, mais des Américains. Les discours prononcés à ce propos sont remarquables à plus d'un titre, et s'il est vrai, comme les journaux l'annoncent, que le cabinet est déjà en pourparlers avec le gouvernement de Washington au sujet d'un traité de Réciprocité, nous devons croire qu'ils n'ont pas été sans influence dans les cercles politiques des deux pays intéressés. Les chambres de commerce ont été dans le passé très-utiles en fournissant des idées à nos gouvernants et en faisant parvenir jusqu'à eux l'expression autorisée des opinions du public commercial; mais si elles réussissent à nous faire obtenir le traité de Réciprocité, ce sera bien là le plus grand service que le pays pouvait attendre de semblable institution, service qui mériterait la reconnaissance de toute la nation.

Sur la seconde question, celle de la protection, la Chambre de Commerce s'est prononcée plus formellement. D'abord une motion demandant le maintien du tarif actuel de 15 p. 100, a été lue par le major Walker, et rejetée sur la division suivante après une longue discussion:

Pour:—MM. Balcer, Darling, Douzall, Fairweather, Ford, Garneau, Harding, Harty, Howland, Jones, Joseph, Keays, King, Ledroit, Marshall, Newberry, Robertson, Walker, Waterman et Woods.—20.

Contre:—MM. Baby, Belleau, Brown, Glenow, Cowan, Craig, Drummond, Elliott, Findley, Gillespie, Guilbeault, Hamilton, Labelle, Larke, Mitchell, McCulloch, Magee, McGregor, McLennan, McPherson, Neelon, Ogilvie, Oille, O'Neill, Osborne, Read, Robinson, Skead, Sprutt, W. Thompson, Turner, T. White, G. H. Wilkes et Young.—34.

M. White (de la *Gazette*) mit alors aux voix un amendement déclarant que, dans toutes modifications de l'échelle actuelle des impôts, l'Etat devait accorder à l'industrie nationale, toute la protection compatible avec les exigences du trésor. Cette proposition a été adoptée par 42 contre 12:

Pour:—MM. Baby, Belleau, Brown, Glenow, Cowan, Craig, Douzall, Drummond, Elliott, Findley, Ford, Gillespie, Guilbeault, Hamilton, Harty, King, Labelle, Larke, Marshall, Mitchell, McCulloch, Magee, McGregor, McLennan, McPherson, Neelon, Newberry, Ogilvie, Oille, O'Neill, Osborne, Read, Robinson, Skead, Sprutt, W. Thompson, Turner, Walker, Waterman, T. White, G. H. Wilkes et Young.—42.

Contre:—M. Balcer, Darling, Fairweather, Garneau, Harding, Howland, Jones, Joseph, Keays, Ledroit, Robinson et Woods.—12.

Espérons que ce vote fera faire un pas décisif à la question industrielle. Il est impossible que le gouvernement méconnaisse l'opinion, si clairement exprimée, des représentants du commerce et de l'industrie, et dès la prochaine session une législation nouvelle devra accorder à nos manufactures cette protection qui assurera le travail sans préjudicier aux ressources nécessaires à l'administration de la chose publique. Nous avons besoin des recettes des douanes, et, par conséquent, nous ne pouvons penser à un tarif *prohibitif* qui tarirait cette source de revenus; d'un autre côté, les nombreux chemins de fer que nous sommes en voie de construire demandent à l'étranger plusieurs articles que le pays ne fournit pas ou qu'il ne produirait qu'à des prix ruineux pour l'acheteur. On le voit donc, la difficulté est sérieuse. Etablir une échelle d'impôts qui, tout en alimentant suffisamment le trésor, protégera à la fois nos jeunes manufactures et les grandes entreprises sur lesquelles le pays fonde ses espérances, c'est tout un problème.

Mais ce problème n'est pas insoluble. Si nos gouvernants veulent prêter l'oreille, sans idées préconçues et sans arrière-pensée politique, aux voix qui s'élèvent de toutes parts, et prendre purement et simplement la résultante des divers intérêts qui s'agitent ou se heurtent autour d'eux, leur tâche deviendra relativement facile. Ils ne doivent songer ni à protéger certains particuliers ni à faire de la politique dans l'étude de la question industrielle, et s'ils ont cette disposition, ils ne pourront manquer de réussir, car le public sera avec eux et les aidera.

OSCAR DUNN.

CHRONIQUE.

On a offert à M. Stuart un siège à la Cour du Banc de la Reine, mais il a refusé.

La *Gazette de Sorel* voudra bien accepter nos félicitations. Voici ce que nous lisons dans son dernier numéro: "Nous nous proposons de rendre bientôt notre publication semi-quotidienne. M. Barthe continuera d'être le rédacteur de la *Gazette*, mais il aura l'aide d'un comité de collaborateurs. Chaque collaborateur signera sa production."

On parle de la fondation, à Toronto, d'un nouveau journal devant être l'organe du parti "Canada First," et dont M. Goldwin Smith prendrait la rédaction. M. Smith est actuellement en Angleterre, mais sera de retour au printemps.

Le projet de loi relatif à l'éducation, qui est actuellement soumis à la législature du Haut-Canada, pourvoit à l'établissement de l'instruction obligatoire dans cette province.

M. E. G. Penny, rédacteur-en-chef du *Herald*, est nommé sénateur pour la division d'Alma, qui était autrefois représentée par l'hon. M. Leslie, décédé il y a quelques mois. Cette nomination est un hommage rendu à la presse en même temps qu'une récompense décernée à un rare mérite.

On lit dans le *National*:

Une dépêche officielle d'Ottawa annonce que MM. Honoré Mercier, avocat, de St. Hyacinthe; M. Dewe, inspecteur des Postes, et Parmelee, de Toronto, viennent d'être chargés par le gouvernement fédéral de faire une enquête sur l'administration du bureau de poste de Montréal, et spécialement sur les circonstances qui ont fait tomber entre les mains de M. Young, la lettre de Sir John à l'hon. M. Pope.

Cette décision a été prise en conséquence des nombreuses plaintes qui se sont produites sur la disparition de lettres chargées, des rumeurs de déficits, et en conformité d'une requête de citoyens de cette ville, accusés pour la part qu'ils ont eue dans la publication de la lettre.

M. l'abbé L. N. Begin, du Séminaire de Québec, se propose de publier prochainement un opuscule sur la *Bible et la règle de foi*. Cet écrit contiendra une réponse aux erreurs fondamentales répandues dans les discours des

différents orateurs de l'assemblée de la *Société Biblique* et de l'*Evangelical Alliance*.

M. Lusignan, avocat de St. Hyacinthe, vient d'être nommé secrétaire particulier du ministre de la justice

M. Harper, ministériel, est élu pour la Chambre de Québec, contre M. Lebouthillier.

T. S. Sanborn, écrivain, Juge de la Cour Supérieure, pour le district de Sherbrooke, vient d'être nommé à la Cour d'Appel, en remplacement de Son Hon. le juge Badgley.

Le juge Loranger est nommé juge de la Cour d'Appel *ad hoc*.

Trois juges, siégeant à Ontario, viennent de déclarer qu'il suffit que la corruption électorale ait été exercée par un agent du candidat, même hors de sa connaissance, pour que l'élection soit annulée.

BIBLIOGRAPHIE.

DEVOIRS GRAMMATICaux gradués en rapport avec la *grammaire de Lhomond*, etc., par Jean-Baptiste Cloutier, de l'École-Normale Laval de Québec, pp. 100.

Ce petit livre pourra être d'une grande utilité aux instituteurs et aux jeunes élèves : aux instituteurs, en simplifiant leur travail ; aux élèves, en leur habituant à une bonne méthode et en leur présentant toutes les règles sous une forme claire et précise.

M. Cloutier est un homme de mérite, consciencieux, laborieux, dévoué à la rude et trop ingrate tâche du professorat. Reconnaissons hautement les services qu'il rend à la cause de l'éducation.

LA REVUE CANADIENNE.—Cette deuxième livraison de la onzième année de la *Revue Canadienne* offre au lecteur encore plus de variété que les années précédentes.

Son Roman, "Un mariage pour l'autre monde," est parfait comme peinture de mœurs d'une époque de l'histoire de France qui nous est très-familière par nos auteurs, la Régence.

Les articles qui suivent sont signés par des noms bien connus dans notre petit monde littéraire, et nous avons raison de croire que les livraisons qui se succéderont feront connaître de nouveaux collaborateurs fort estimés dans le clergé et dans la presse.

Voici le sommaire de la livraison de février :

- I.—Un mariage pour l'autre monde, (Suite) M. Masson.
- II.—Le repentir, récit d'un curé de campagne, (Poésie) Albert Delpit.
- III.—George Stephenson, Napoléon Bourassa.
- IV.—La profession d'Avocat et de Notaire en Canada. G. Doutre.
- V.—Chronique du mois. A. D. Desjardins.
- VI.—Importance nationale des études scientifiques. O. S.
- VII.—Bulletin Bibliographique. L. W. Tessier.

LES FLIBUSTIERS DE SALONS.

II.

Quand un flibustier de salons a jeté son dévolu sur une jeune fille, il décrit autour d'elle une série de cercles concentriques qui le rapproche bien vite de sa proie. Comme ces grands vautours qui, avant de fondre sur le gibier qu'ils convoitent, planent un moment au-dessus, puis l'enferment dans des spirales infranchissables,—notre homme cultive d'abord les connaissances et les amis de sa future conquête. Anneau par anneau, et avec une persévérance digne d'une meilleure cause, il remonte cette chaîne humaine, jusqu'à ce qu'enfin il se soit hissé assez haut pour entrer de plein pied dans le salon où trône sa Dulcinée.

Une fois là, l'affaire est bonne et les choses marchent comme sur des roulettes.

Il ne s'agit plus que d'étudier le caractère de la jeune fille et de faire subir au sien propre les modifications exigées par les circonstances.

Tout cela, d'ailleurs, est prévu par le code de la flibuste, et il ne faut ici que posséder une bonne mémoire et se bien pénétrer de son rôle.

Il est bien entendu qu'à un sujet mélancolique, porté à la rêverie, il faut opposer une figure d'outre-tombe, pâle par la poudre de riz, faiblement éclairée à la lumière mourante de deux yeux quasi-fermés, et ridée, de temps à autres, par de petits sourires tristes.

La pâleur surtout est ici de rigueur. Car—comme l'a dit Emile Souvestre—"les poètes en ont tant parlé, qu'il est désormais convenu que c'est le cachet d'une sensibilité profonde et d'une ame-type. Etre pâle est un don du ciel, un moyen de se faire une position sociale, un état comme celui de ventriloque ou d'albinos ; le tout est de tirer parti de ce présent de la nature."

Il est donc extrêmement important pour tout flibustier qui se respecte de savoir être pâle à de certaines heures. Il ne faut pas lésiner sur la poudre de riz, ni marchander avec le fard. Qui veut la fin veut les moyens ; et ce n'est pas pour l'économie d'une misérable pincée de ces précieux ingrédients que l'on voudrait s'exposer à manquer un effet ou à faire traîner un siège en longueur!.....

Mais ce sont là des détails de mise-en-scène, des escarmouches d'avant-garde sans importance. La vraie partie ne s'engage que lorsque le flibustier, après avoir bien sondé le terrain et reconnu les points faibles de l'ennemi, démasque enfin ses grosses batteries et fait marcher son corps de bataille.

C'est alors que les phrases de roman s'avancent graves et tristes ; que le soupir suit le soupir, comme la vague suit la vague ; que les yeux pratiquent une gymnastique mystérieuse ;

que les prunelles, enfer ou paradis, s'allument de flammes sinistres ou brillent d'une clarté langoureuse ; que la tête, fidèle à ses instructions, se penche mollement à droite ou à gauche, suivant le degré de mélancolie indiqué par la situation. C'est alors aussi que les compliments entrent en ligne. D'abord fusées inoffensives, ils deviennent balles, puis obus, puis mitraille et boulets ramés.

Cela dure quelques jours, quelques semaines, quelques mois même.

Il semble que le Hasard—ce dieu qui voit plus clair qu'un vain peuple ne le pense—se plaise à mettre en face l'un de l'autre les féroces combattants.

Enfin, de timides, hésitantes, voilées qu'elles étaient, les déclarations d'amour du flibustier deviennent directes et brûlantes.

Dans une scène à la Ponson du Terrail, l'habile homme se déclare brisé par une lutte épouvantable contre un sentiment qu'il n'osait avouer,—sentiment implacable qui le conduira au tombeau, s'il n'est point partagé. Il dépose ses armes aux petits pieds de la triomphatrice, se soumettant d'avance à un verdict, qui sera pour lui la vie ou la mort.

En semblables circonstances, les jeunes filles ne sont point barbares. C'est là leur moindre défaut. Aussi, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, le flibustier ne reçoit pas son billet de passage pour la barque à Caron, mais bel et bien un aveau rougissant.....

Et le tour est fait.

Ce n'est pas plus malin que ça!

Si, au contraire, la fillette que poursuit le flibustier est riieuse, folâtre, enjouée ; si elle aime les rubans, la danse, le mot pour rire, le plaisir, enfin,—notre homme a bientôt fait de changer de physionomie et d'allures.

La pâleur marmoréenne qui rendait si intéressante sa poudreuse figure se teint de rose ; les airs penchés font place à de coquins petits gestes ; la chansonnette frondeuse détrône la romance éplorée ; la conversation ne cherche plus à s'égarer dans les sentes ombreuses de la rêverie : elle préfère le terre-à-terre du cancan et des petites médisances. La danse, la musique, tout se ressent de la volte-face, et le flibustier qui connaît son art n'est pas le moins du monde embarrassé dans son nouveau rôle.

Si bien qu'on se dit : "Quel gai et charmant garçon!" comme on avait murmuré précédemment : "Voilà un jeune homme qui doit avoir beaucoup souffert!"

Et la pauvre enfant, objet de toutes ces démonstrations astucieuses, se laisse circonvenir de la meilleure grâce du monde et joue ainsi avec le feu dans la plus parfaite insouciance.

Mais une heure vient où un nuage de vague tristesse se répand sur son front et où son petit cœur se serre sous l'étreinte de la mélancolie.

Alors, adieu le rire aux francs éclats ! adieu les pensées limpides et roses ! adieu les joies naïves de la jeune fille que l'amour n'a pas encore effleurée de son aile ! adieu la paix et le bonheur!.....

Le flibustier est victorieux ; le flibustier est aimé!.....

III.

Balzac—dans son livre : *La Physiologie du Mariage*—a écrit de fort intéressantes et surtout fort ingénieuses choses sur l'amour dans l'état conjugal ; il a photographié, pour ainsi dire, chaque sentiment, chaque pensée, chaque mobile des époux, et il conclut par des statistiques peu encourageantes pour ceux qui espèrent le bonheur dans l'hyménée ; des centaines de philanthropes ont noirci des centaines de pages pour trouver un remède à l'abaissement graduel et constant du niveau moral de la société ; enfin, tous les écrivains de haut parage, qui se sont occupés de physiologie sociale, ont recherché les causes primordiales de la décadence des mœurs dont notre société contemporaine offre le spectacle.

Ils ont bâti des thèses magnifiques, produit des arguments irrésistibles et en sont venus à des conclusions encore plus irrésistibles.....

Le grand Balzac s'est fourvoyé, et les autres aussi.

Si notre société est corrompue, sceptique, matérialiste ; si le bonheur s'est fait mythe ; si la philanthropie et l'amitié n'existent plus qu'au Monomotapa ; si l'ivrognerie envahit la famille et engendre la désunion, la pauvreté, la haine ; si les enfants, dédaignant les occupations de leurs pères, s'enfouissent du toit paternel et filent vers l'étranger ; si les esprits sont inquiets, agités, avides d'émotions et turbulents ; si, enfin le monde est sourdement travaillé par des influences fatales—socialisme, haine du riche, soif de jouissances &c,—il faut en accuser..... les flibustiers de salons!

Je le prouve.

Je n'ai besoin, pour cela, que de faire un petit calcul à la Balzac..... celui-ci, par exemple :

Les hommes et les femmes étant créés à peu près en nombre égal—il s'en suit que, dans les vues de Dieu, chaque homme doit avoir sa femme, qui se rencontre fatalement sur son passage un jour ou l'autre.

Or, les flibustiers de salons, en accaparant chacun l'amour d'une cinquantaine de femmes dans le cours de leur vie love-lacienne, détruisent nécessairement l'équilibre. Les lésés, à leurs tour, cherchent à se refaire aux dépens d'autrui et ne manquent pas de heurter, là où ils dirigent leurs vues, des intérêts contraires, des sympathies et des sentiments légitimes. Il s'en suit une succession de chocs, un culbutis de passions, un véritable ressac de petites ambitions désorientées et aigries.

Tout cela se mesure du regard, se défie, se combat, se déchire,—tant et si bien que l'on finit par se haïr cordialement et par voir dans chaque figure d'homme un ennemi.

J'ai lu que dans certains endroits des Alpes et des Pyrénées, il suffit de la plus insignifiante cause, du plus léger ébranlement de l'air, pour amener des avalanches effroyables : une petite pierre, partie du sommet et roulant sur le flanc de la montagne, précipitera dans les abîmes d'énormes masses de neige, qu'un miracle retenait aux aspérités.

Eh bien! dans notre société, cette cause infime, ce caillou qui ne vaut pas même un regard, c'est le flibustier. Il donne le branle aux dissensions, il détruit l'équilibre entre les hommes et les femmes, allume le bradon de la haine et excite à la vengeance.

Il y aurait ici à enregistrer bien d'autres conséquences qui résultent de l'influence malsaine du flibustier dans la société ; mais le cadre restreint dans lequel ma plume prend ses ébats ne me permet point d'exhumer ces horreurs-là.

Je ne puis cependant résister au désir de m'arrêter à l'une

d'elles, tant à cause de son importance capitale, que parce qu'elle est une source de méprises pour un grand nombre de jeunes gens à marier.

Voici.

On se plaint généralement—avec raison—de la coquetterie de plus en plus astucieuse de nos jeunes filles. Non contents de faire ressortir les charmes que leur a données la nature, elles ont recours au postiche, et il n'est pas d'artifice qu'elles n'emploient pour mettre en évidence le moindre de leurs attraits. Bon gré mal gré, elles veulent se dessiner en relief.

Peut-être bien est-ce pour ne pas faire mentir ce bon La Bruyère, qui a dit : "Une femme coquette se soucie peu d'être aimée ; il lui suffit d'être trouvée aimable et de passer pour belle!"

Pourtant, je ne crois pas. Les dix-neuf vingtièmes des demoiselles dont je parle ne connaissent la *bruyère* que pour l'avoir foulée de leurs bottines satinées, dans les excursions qu'elles ont faites à la campagne. Pour ce qui est du savant moraliste, c'est un vieux grognard démodé, que l'on ne tient pas à rencontrer en son chemin et que l'on évite le plus possible.

Il n'importe. Pour une cause ou pour une autre, les jeunes filles de nos jours sont coquettes et déploient une grandissime habileté dans la confection de ces bouquets d'artifices dont elles jonchent, en badinant fort spirituellement, le chemin qui mène à leur cœur.

Avec des adversaires aussi maltrés, les pauvres diables d'amoureux qui ne sont pas initiés aux mille petits secrets de l'art de se faire aimer, sont sûrs de rester en route et de ne jamais arriver à bon port—du moins tant que l'âge de mademoiselle ne l'avertira pas qu'il est temps de redouter le bonnet de Ste. Catherine.

En face d'une pareille conjoncture—cela se conçoit—il n'y a plus à coquetter, ni à tatonner. La belle inhumaine qui, jusqu'à cette fatale échecance, n'a vu dans son persévérant et sincère adorateur qu'un ennuyeux bâton dans les roues de son char doré, met sur ses yeux les lunettes de la réflexion et daigne examiner l'homme qui veut se marier avec elle.

Elle recueille péniblement les débris de son cœur, semés un peu partout, recompose tant bien que mal cet organe délabré, verse une larme de regret sur les plaisirs évanouis de sa jeunesse et, enfin..... consent à échanger, contre l'ardent et profond sentiment du jeune homme, le peu d'amour flétri qui lui reste.

Et l'on se marie!

Oui, c'est ainsi que les choses se passent le plus souvent, et j'éprouve—il faut l'avouer—une certaine tristesse à constater ce machiavélisme féminin.

Maintenant, comme il n'y a pas d'effet sans cause, à qui faut-il s'en prendre et jusqu'où faut-il remonter pour trouver la raison de ce dévergondage?

C'est madame Gottio—une femme entendue en pareille matière—qui va répondre. "Les femmes, dit-elle, doivent aux hommes leurs travers, leurs défauts et leur coquetterie même."

Vous avez parfaitement raison, madame. Si certains hommes ne méritaient pas le titre de flibustiers de salons, et si, pour exercer cet état, ils ne flattaient et ne gâtaient outre mesure les femmes ; si, par leur inconstance et leur papillonnage systématiques, ils ne leur enlevaient cette foi naïve en l'amour, qui protège le cœur contre les tentations du flirtage ; si, pour tout dire, ils ne forçaient les jeunes filles à s'armer de toutes pièces pour être en mesure de repousser les traîtresses attaques qu'ils dirigent sans cesse contre leur inexpérience et leur bonne foi,—eh bien! la coquetterie féminine, au lieu d'être une plaie envahissante, ne serait plus qu'un mot bien innocent?

Tant et si bien, qu'il faudrait retourner ces vers de Lamoignon :

"C'est providence de l'amour
Que coquette trouve un volage."

Le jour où les jeunes filles s'apercevront que le *ne plus ultra* de l'amabilité masculine n'est pas de savoir se mettre la bouche en cœur pour chanter la romance ; où elles reconstruiront que les habiletés des beaux diseurs ne les conduisent à rien de bon ; où elles constateront que leurs complaisances servent de marchepied à la plus sottise et à la plus ridicule des vanités,—ce jour-là, les flibustiers de salons verront pâlir leur étoile et iront s'éteindre dans l'insignifiance, d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.

LE BIEN ET LE MAL QU'ON A DIT DES FEMMES.

Causerie lue à l'Institut-Canadien-Français d'Ottawa, le 25 février, 1874, par M. Emm. B. de St. Aubin.

M. LE PRÉSIDENT,

Mesdames et Messieurs,

J'étais en soirée dans une bonne famille canadienne-française. Des jeunes femmes et des jeunes filles, à l'abord attrayant, à la parole vive et enjouée, des jeunes gens mariés, s'efforçant de montrer qu'ils avaient su être galants, des jeunes gens célibataires, aimables naturellement, puisque l'amabilité est une grâce et une obligation de leur état ; enfin, pour former contraste, des vieillards de trente-cinq à cinquante ans, comme moi, gens désillusionnés, qui faisaient néanmoins bonne contenance, mais cela par pure politesse : telle était cette réunion. Elle était présidée par le maître et la maîtresse de la maison, deux patriarches dont les âges réunis formaient plus d'un siècle, mais qui savent encore s'amuser et surtout amuser leur monde.

Non loin de moi, et chacun encadré dans l'embrasure d'une fenêtre, deux jeunes couples conjugaient le verbe *aimer*. Vous savez tous ce verbe que Vaugelas, Lhomond et, à leur suite, presque tous les grammairiens de nos jours, donnent comme modèle des verbes de la première conjugaison. Dans les grammairaires, la conjugaison de ce verbe n'offre rien de bien attrayant. Mais les amoureux ont une façon toute particulière, je dirai même une façon poétique de le conjuguer. Ils l'examinent dans tous ses modes, excepté toutefois le *Conditionnel*. Voici comment ils conjuguent *L'Infinif présent* :—MONSIEUR :—"Il a fait un temps superbe aujourd'hui et j'ai été bien heureux de vous rencontrer." Dans la bouche de Monsieur, ce verbe veut dire : *j'aime*.—MADAMOISELLE (répond) :—"Nous avons réellement fait une promenade charmante."

D'où MONSIEUR conclut, en lui-même, la seconde personne du présent de l'Indicatif : « *tu aimes.* »

Et MONSIEUR continue. — « J'ai craint que la longueur de la promenade ne vous eût fatiguée. » De ces quelques paroles, insignifiantes en apparence, MADEMOISELLE tire cette conclusion, évidente d'ailleurs : « *Il aime !* »

Et, la conversation se prolongeant, MONSIEUR, parle d'un pique-nique qui doit avoir lieu le surlendemain et où il serait heureux de conduire MADEMOISELLE, très-disposée, d'ailleurs à accepter la dite offre, et chacun d'eux, à part soi, se dit : « *Nous aimons !* » Puis ils continuent l'entretien par des phrases, en apparence inoffensives, mais qui signifient clairement, pour l'une et l'autre partie : « *Vous aimez ! Vous aimez !* »

Les vieillards, comme moi, qui, en se promenant de long en large, ont surpris quelques mots de cet entretien, se disent sans hésiter : « *Ils aiment ! Ils s'aiment !* »

Et voilà comment, dans les salons, se conjugue le verbe « *aimer*, » à tous les temps et à tous les modes, sauf, je le répète, le *conditionnel* ; ce mode est réservé aux parents des conjoints et à monsieur le notaire. Plus tard, les époux eux-mêmes insistent très-souvent sur ce mode malheureux, le *conditionnel*. Mais, comme je n'ai point l'habitude de fourrer mon nez dans les débits des ménages voisins, je me garderai bien de vous conjuguer le *conditionnel* du verbe *aimer*.

La soirée venait de se terminer par un joyeux réveillon. Je demeure dans le même quartier que les deux jeunes amoureux encadrés, avec leurs belles, dans l'embrasure de la fenêtre sus-mentionnée. Nous partimes donc ensemble. Nous n'étions pas à trente pieds de la maison que M. George, l'un de nos amoureux, me prenant à part, disait avec enthousiasme : « N'est-ce pas qu'elle est jolie, mademoiselle Amanda ! Et si vous saviez comme elle est bonne ! »

Je m'empressai de donner ma haute approbation à cette éloquente effusion d'un jeune cœur.

A quelques pas plus loin, M. Arthur, l'autre amoureux qui jus' alors avait gardé un éloquent silence, s'écria, comme chassant une mauvaise pensée :

— « Ouf ! est-elle assez ennuyée cette pauvre Amina ! J'ai cru que la soirée ne finirait jamais ! »

Eh bien ! mesdames, les deux personnages que j'ai l'honneur de vous présenter, ne sont point des êtres de fiction. Ils existent de nos jours, ils ont existé dans tous les temps. L'un, M. George, est « l'homme qui dit du bien des femmes, » l'autre, M. Arthur, est celui qui en « dit du mal. » Tous deux ont des ancêtres illustres parmi les écrivains des deux sexes.

Ayant choisi, pour l'entretien de ce soir, un titre dangereux peut-être, aux yeux de bien des gens, je tiens à dégager ma responsabilité, surtout auprès des dames.

J'ai entrepris de recueillir, dans divers ouvrages, ce qu'on a dit de bien et ce qu'on a dit de mal au sujet des femmes.

J'avais d'abord eu l'idée de diviser mon entretien en deux parties : dans la première, j'aurais déblaté, tant bien que mal, un tas de vilaines choses écrites par des auteurs de l'un et l'autre sexe, au sujet des aimables compagnes de notre triste existence.

Dans la seconde, j'aurais réuni une foule d'éloges formulés à l'adresse des dames par une foule d'écrivains.

Cette seconde partie, j'en savourais l'espoir, m'aurait fait pardonner la première.

Mais une réflexion prudente est venue changer mon plan : avant d'avoir terminé une première partie, tout entière de diatribes contre les dames, il aurait fallu bien pu arriver que quelque cavalier galant, comme j'en aperçois à la douzaine dans cet auditoire, me fit un mauvais parti.

J'ai mieux aimé avoir recours à un procédé employé par les docteurs-médecins : mêler l'agréable à l'utile, l'amertume à la douceur, et quitter cette plateforme en ne laissant parmi vous que des amis.

Je ne vous fatiguerai pas en vous citant les noms de tous les auteurs auxquels j'ai emprunté les observations dont je vais vous faire part. Je veux seulement vous répéter que soit en bien, soit en mal, je n'ai fait que collectionner des opinions, souvent très-flatteuses, parfois un peu méchantes, toujours assez intéressantes, j'en ai l'espoir, mais dont aucune ne m'appartient en propre, je tiens à vous le faire bien comprendre.

Au début de cet entretien, il semblerait convenable que je donne une définition de la femme ; mais je trouve, dans vingt auteurs, cette phrase mille fois répétée : « La femme est indéfinissable. »

L'objet dont on dit le plus de bien et le plus de mal ; — la plus belle, la plus sensible chose du monde ; — un ange, un démon ; un abîme dont personne ne connaît les mystères ; — un paradis, un enfer, le plus faible et le plus fort des êtres ; — comme les rois, trouvant peu d'amis, beaucoup de flatteurs ; — comme eux, amoureux du pouvoir absolu ; — la plus hardie, la plus téméraire créature de l'univers ; — la plus superstitieuse et la plus craintive ; — un résumé de tous les contrastes, un amas de tous les problèmes ; — un être volontaire, entreprenant, résolu, mais inconstant, mobile et timide ; — avide de plaisirs, passionnée pour la gloire, adorable dans le calme et la douceur de ses affections, mais le plus redoutable dans sa vengeance ; — source de plaisir et de maux, de civilisations et de félicité, de haine, de barbarie, d'héroïsme, de cruautés, d'amour, de terreurs, de jouissances, de fureurs, de mollesse et d'enthousiasme ; — en un mot, la plus inconcevable des énigmes — c'est la femme !

Trop faibles pour être décidées, on ne doit distinguer les femmes que par leurs charmes. On peut faire d'une même femme cent portraits différents, et tous sont vrais. Fièvre et fastueuse à la ville, simple et tendre à la campagne ; aujourd'hui attachée à son époux et à ses devoirs, demain livrée aux goûts les plus bizarres. Tantôt on la voit les cheveux éparés, les mains et les yeux levés au ciel, attendrir par ses plaintes, l'instant d'après on voit la sérénité répandue sur son visage, ses traits relevés par la parure et les grâces. Affligée sans raison, consolée par caprice, sa douleur et sa joie sont l'ouvrage de son imagination. La femme est incompréhensible, c'est un caméléon qui change à chaque instant.

C'est aussi, dit un autre écrivain, dans un instant de mauvaise humeur, un être qui s'habille et se déshabille.

J'aime à croire que cette définition n'est ni vraie, ni galante. Voyons maintenant comment la société élève, instruit cet être indéfinissable, la femme.

Grâce à Pénélope et à d'autres écrivains qui ont traité de l'éducation des femmes, il y a eu progrès parmi les hommes, et l'éducation des femmes y a gagné. On ne dispute plus sur la question de savoir s'il faut les instruire et sur les degrés de cette instruction ; on consent à développer leur intelligence ; on leur donne des saluts d'artistes et de maîtres de langues ; elles effluent, si l'on peut s'exprimer ainsi, les études sérieuses ; mais, ces études, rien ne les appelle à penser de leurs propres pensées ; ce sont tout simplement des cahiers d'écoles qui s'impriment dans leurs cerveaux ; aussi, lorsque

les passions arrivent, ces passions, auxquelles ce n'est pas trop d'opposer et les habitudes de la vertu et les principes de la religion, elles trouvent des mains habiles sur le piano, une mémoire qui récite et une âme qui dort. . . . Ce n'est pas que cette éducation n'est aussi son côté brillant ; elle introduit, dans la société, le bon goût, plus de grâce et plus d'originalité. Les Grecs, dont la théologie est une suite d'emblèmes mystérieux, n'avaient qu'un Apollon et neuf muses ; ils estimaient que le nombre des femmes d'esprit doit être à celui des hommes savants comme neuf est à un.

C'est là, sans doute, ce qui a inspiré à un poète moderne ces deux vers charmants :

« La femme à qui le ciel donna le moins d'esprit
« En a toujours dix fois autant que son mari ? »

Mais je trouve, dans un auteur Allemand du siècle dernier, des considérations fort justes sur l'éducation des femmes.

« Vous m'invitez, madame, écrit-il à une de ses amies, vous m'invitez à faire un écrit pour gager les mères à prendre plus de soin de l'éducation de leurs filles. Au fond, votre demande est juste ; mais ma voix trouverait-elle de l'écho ? Et, d'ailleurs, les pauvres filles en retireraient-elles quelque avantage ? Supposez que les mères suivent mes conseils et donnent à leurs filles une éducation plus soignée ; qu'elles leur apprennent ou fassent apprendre à penser et à parler, non moins qu'à coudre et à bien faire la cuisine, . . . qu'en résulterait-il ? Sur une centaine de filles, dix à peine trouveront des maris, et, sur ces dix, deux au plus seront heureuses. Non, madame, tant que les hommes seront aussi nuls, ce serait un malheur si toutes les filles étaient sensées. Car alors, ou bien des hommes n'en voudraient pas, à cause de la supériorité des femmes sur eux ou bien les filles, si mes avis étaient adoptés, refuseraient des hommes qui leur seraient inférieurs. Non, madame, l'amour ne saurait subsister sans une sorte d'équilibre intellectuel. Que la plupart des filles grandissent donc sans avoir d'esprit, afin de mieux ressembler à leurs futurs époux ! C'est déjà beaucoup si l'on prend soin, dans chaque pays, d'élever convenablement un certain nombre de filles et de leur inspirer le goût de ce qui est bon et beau, de les rendre aimables et sensibles, afin que les hommes intelligents trouvent des femmes qui puissent faire leur bonheur. »

Quant la jeune fille a terminé son éducation, il s'agit bientôt de la marier.

Qu'est-ce que le mariage ? Encore un mot presque indéfinissable au sujet duquel on a écrit bien des naïvetés et bien des paradoxes, mais qui a inspiré également de bien belles pages.

« Quand on songe, dit Chateaubriand, que le mariage est le pivot sur lequel roule l'économie sociale, peut-on supposer qu'il soit jamais assez saint ? On ne saurait trop admirer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la religion. Sa pompe est grave et solennelle : l'homme est averti qu'il commence une nouvelle carrière. Les paroles de la bénédiction nuptiale, en frappant le mari d'un grand respect, lui disent qu'il remplit l'une des plus importantes de sa vie, qu'il va devenir le chef d'une nouvelle famille, qu'il se charge de tout le fardeau de la condition humaine. La femme n'est pas moins instruite. L'image des plaisirs disparaît à ses yeux devant celle des devoirs. Une voix semble lui crier du milieu de l'autel : « () Eve ! sache-tu bien ce que tu fais ? Sais-tu qu'il n'y a plus d'autre liberté que pour toi que celle de la tombe ? . . . » Chez les anciens, un hyménée n'était qu'une cérémonie pleine de scandale et de joie, qui n'enseignait rien des graves pensées que le mariage inspire : le christianisme seul en a rétabli la dignité ! L'homme, en s'unissant à la femme, ne fait que reprendre une partie de sa substance ; son âme ainsi que son corps sont incomplets sans elle : il a la force, elle a la beauté ; il combat l'ennemi et laboure le champ de la patrie, mais il n'entend rien aux détails domestiques ; il a des chagrins, et sa compagnie est là pour les adoucir. Dans la femme il serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorant le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. Enfin, l'époux chrétien et son épouse vivent, renaissent, meurent ensemble ; . . . en poussière ils retournent ensemble, et ils se retrouvent ensemble par delà les limites du tombeau. »

Toute cette description est très-poétique, mais la réalité est assez bien définie dans le petit dialogue suivant que j'emprunte à un roman de Méry :

— « Ainsi, monsieur, vous n'avez jamais eu envie de vous marier ? »

— « Jamais, madame, j'ai longtemps réfléchi sur le mariage, et j'ai admis invinciblement que la tranquille association de deux existences était un fait impossible dans sa continuité. Un homme apporte à la communauté sa force, sa domination, sa gravité, son caractère anguleux ; une femme apporte sa faiblesse, sa légèreté, sa soumission, ses caprices enfantins. . . . ces éléments opposés ne peuvent faire un tout viable ; au premier pas, il y a choc, violente secousse, antagonisme, perturbation. Voilà ce que tous les esprits sérieux ont reconnu. »

« Une chose à considérer, madame, la voici. Tous les hommes qui ont senti, en eux, grandir la voix d'une vocation quelconque ne se sont pas mariés. Dans les temps antiques, les hommes de génie ont voué un culte au célibat. Platon, Homère, Virgile, Horace, . . . sont morts garçons, et les cris de leurs enfants ne les ont jamais détournés de leurs ouvrages. Socrate seul a voulu faire exception et il s'est repenti : sa femme l'a tué avant la ciguë. Les deux plus grands capitaines de l'antiquité ont honoré le célibat : Alexandre et Annibal ont conquis le monde parce qu'ils étaient garçons. César, après avoir soumis les Gauls, étant célibataire, se maria, et les soucis du ménage ayant altéré sa raison, il fut assassiné. . . . »

« Alors, monsieur, les esprits sérieux, ne se marient pas ? »

« On a vu, madame, des esprits sérieux se marier ; mais dans un noble but, dans une intention toute philosophique. Ceux-là se sont mariés pour étudier le mariage avec leurs propres yeux, et faire servir leur expérience personnelle à la cause de l'humanité conjugale. Ames d'élite qui ne se dissimulaient point les périls de l'entre-prise, et bravaient les orages de l'hymen pour les signaler à l'univers. Ainsi de hardis navigateurs se lançant sur une mer immense pour en découvrir les écueils à leurs risques et périls, et les faire remarquer aux pilotes qui vogueront sur les mêmes flots. Les cœurs généreux, madame, se dévouent au mariage comme à la navigation. »

Sous une forme légèrement paradoxale, il y a bien des vérités dans cette page.

Je parlais tout-à-l'heure de la jeune fille qui, venant de terminer son éducation, fait son entrée dans le monde. Elle n'y rencontre, au début, que des admirateurs et des flatteurs complaisants. Mais dès qu'elle est mariée on ne tarde pas à signa-

ler ses défauts. De fait, il y aurait cent à parier contre un que tous les écrivains qui ont dit du mal des femmes étaient des amoureux incompris ou des époux malchanceux dans le choix d'une compagne.

Je me hasarde à mentionner ici trois ou quatre des défauts que l'on reproche le plus souvent aux dames.

Et d'abord le babil.

« Il est incontestable que la nature a avantage les femmes du côté de la langue, et qu'au lieu de multiplier en elles cet organe, ce qu'elle pouvait avec autant de facilité qu'elle a doublé ceux de la vue et de l'ouïe, elle lui a donné une habileté merveilleuse. En recherchant sur quoi ce privilège est fondé, on n'a pas de peine à l'apercevoir. Les femmes sont chargées de notre enfance ; c'est dans leur compagnie seule que nous passons nos premières années. A mesure que notre corps s'accroît, elles doivent tâcher d'aider notre esprit à se développer de même, c'est-à-dire à acquérir les idées, car on conçoit que la sphère de l'esprit ne s'agrandit que par le nombre des idées, et que nous n'acquérons d'idées que par l'exercice de nos sens, surtout de la vue et de l'ouïe. Or, qui voudrait contester que le babil des nourrices et des gouvernantes d'enfants n'exerce nos jeunes oreilles, et ne grave dans notre cerveau débile beaucoup de traces idéales qui ne s'y impriment pas sans ce secours ? C'est donc pour nous apprendre à penser de bonne heure, pour exciter notre imagination enfantine, que la nature prévoyante a donné tant de caquet aux femmes. »

« Voyez la différence de deux enfants, dont l'un aura été élevé par une fille jeune, vive, et surtout d'une langue infatigable ; et l'autre par un pédant taciturne qui n'a jamais ri. Le premier pétille d'esprit et de gentillesse ; son petit jargon est plein de saillies ; il parle de tout ce qui concerne son âge, et a une facilité singulière à apprendre. Le second est presque stupide ; il a un air embarrassé devant le monde, et ne sait pas dire un mot. »

« La nature, qui a destiné les femmes à élever leurs enfants, à former leur esprit, au moins dans le plus bas âge. . . , a dû leur donner cette volubilité de langue si propre à aider notre faiblesse, à promener notre imagination naissante d'objets en objets, à nous faciliter l'exercice de la faculté de penser, à nous familiariser de bonne heure avec tout ce qui nous environne. Oui, mesdames, si vous parliez moins, nous penserions peu, nous penserions difficilement, nous penserions plus tard. »

Deuxième défaut, — faiblesse pour les compliments.

Si vous connaissez, mesdames, une seule de vos amies qui a ce défaut, — et il est positif que cette amie-là n'est pas ici ce soir, — veuillez lui faire lire le petit passage que voici, emprunté à un auteur français du siècle dernier :

« Si j'avais, dit cet auteur, un compliment à faire à une blonde, je lui adresserais les vers suivants :

« Entre la brune et la blonde
Quand l'amour était flottant,
Vous n'étiez pas de ce monde,
Comme aujourd'hui, l'ornement.
L'incertitude est finie,
Depuis qu'on voit vos attraits ;
Pour le temps de votre vie
La brune perd son procès. »

« Si j'avais, au contraire, à complimenter une brune, je substituerais, dans le dernier vers, le mot *blonde* au mot *brune*, et je lui chanterais le même couplet. »

Et nunc *crudimini !* — Apprenez par là, mesdames, ce que valent les compliments des hommes !

Troisième défaut, — la coquetterie.

La coquetterie est, chez les femmes, le désir de plaire à plusieurs hommes ; examinez une coquette au milieu d'une troupe de jeunes gens : elle sourit à l'un, parle à l'oreille à l'autre, appuie son bras sur un troisième, et fait signe aux autres de la suivre. »

« La coquetterie est le fond de l'humeur des femmes, mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par la crainte ou par la raison. »

« Après tout, la femme a peut-être besoin de toute la coquetterie dont elle est pourvue pour réveiller l'homme de son apathie, le tirer de ses distractions, attirer et fixer sur elle son attention et ses soins. »

Quatrième défaut, — esprit de contradiction.

« Le cœur des femmes est un foyer de contradictions qui se renouvellent journellement. »

« Le cœur d'une femme est la plus grande des contradictions ; rien n'est plus indéchiffrable que ses sentiments, et la pénétration la plus vive s'égare dans le labyrinthe de ses passions. »

« La nature a enveloppé le cœur des femmes de cent replis où personne ne saurait pénétrer : les plus fins y sont pris, et l'homme d'un esprit supérieur n'est qu'un sot auprès de la première *Agnes* qui voudra le duper. »

Cinquième défaut, — manque de franchise.

« L'ingénuité, la candeur et la franchise sont plus rares chez les femmes que la beauté. »

« Les femmes sont un peu trop fines pour être bien franches. »

« Il n'est pas facile de décider s'il en coûte plus aux femmes d'exprimer ce qu'elles sentent, qu'aux hommes d'exprimer ce qu'ils ne sentent pas. »

Sixième défaut, — la gourmandise.

« La gourmandise ne messied point aux hommes ; elle convient à la délicatesse de leurs organes et leur sert de compensation pour quelques plaisirs dont il faut bien qu'elles se privent et pour quelques maux auxquels la nature semble les voir condamnées. »

« Bien n'est plus agréable à voir qu'une jolie gourmande sous les armes : la serviette est avantageusement mise, une de ses mains est posée sur la table, l'autre voiturée à sa bouche de petits morceaux élégamment coupés ; ses yeux sont brillants, sa conversation agréable, tous ses mouvements gracieux ; elle ne manque pas de ce grain de coquetterie que les femmes mettent à tout. Avec tant d'avantages, elle est irrésistible, et Caton le censeur lui-même se laisserait éblouir. »

Septième défaut, — penchant à la médisance.

« Si quelqu'un dit du mal des femmes en général, elles se révoileront toutes. Si ce quelqu'un fait une application, toutes elles applaudiront. »

« Un législateur chinois proposa jadis de faire une loi qui permit aux femmes de médire des femmes, d'abord parce qu'il est impossible de l'empêcher, ensuite parce que telle qui accuse sa voisine est bien sûre d'en être accusée aussi. »

Mais n'allez pas croire, mesdames, que vous avez le monopole des défauts que je viens d'énumérer, un peu trop longuement peut-être, car, je vous le dis en toute sincérité :

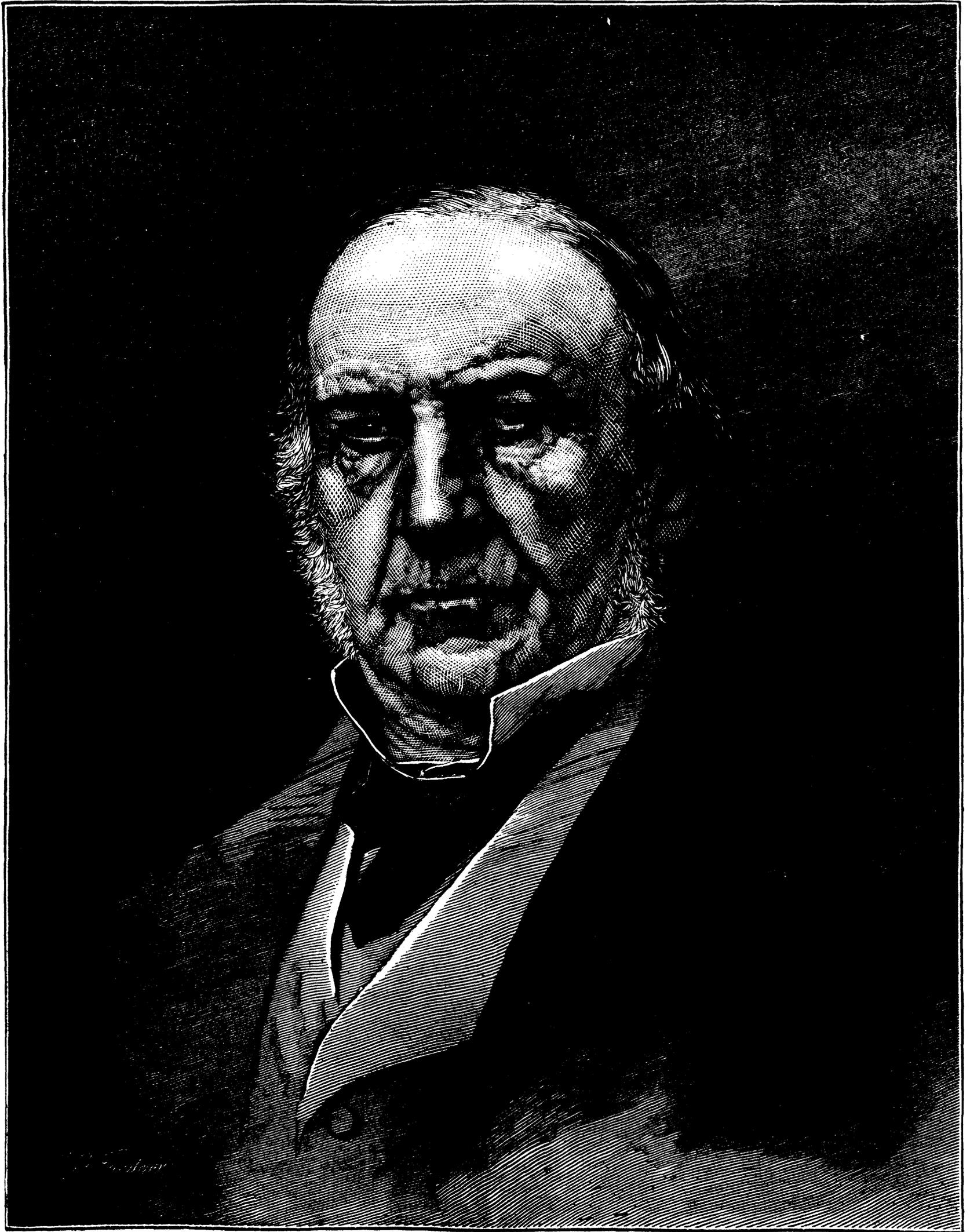
« Je connais, sur ces divers points,
« Bon nombre d'hommes qui sont femmes. »



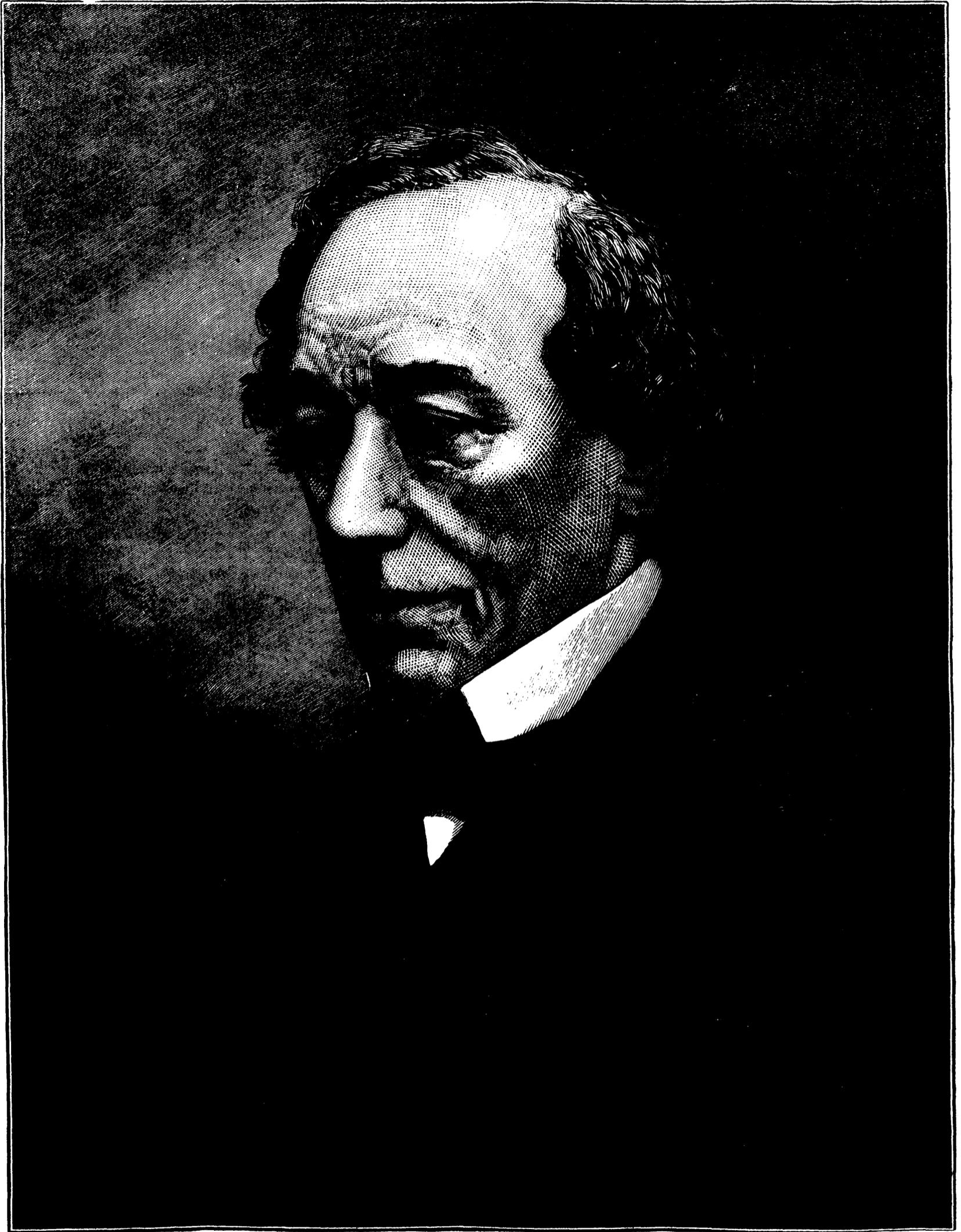
LE LT.-COL. FRANÇOIS BOUCHER.



LA BÉNÉDICTION DE LA NÉVA.—LES MOUGICS RECUEILLANT L'EAU CONSACRÉE.



GLADSTONE.



DISRAËLI.



LE MARIAGE DU DUC D'ÉDIMBOURG ET DE LA GRANDE DUCHESSE MARIE DE RUSSIE, D'APRÈS LES RITES DE L'ÉGLISE GRECQUE.

Les hommes compensent souvent par la médisance le bien que les femmes leur font.

« En vérité, il convient bien aux hommes de tout nier contre les femmes, comme s'ils étaient en reste avec elles ! »

« Les femmes savent qu'elles ont dans nos cœurs de trop bons avocats pour devoir s'alarmer de nos médisances. »

« Après avoir bien lu et attendu sur le compte des femmes, quel est le résultat de bien et de mal qu'on peut leur attribuer, sans vouloir être piquant ou galant ? Le voici, de bien bonne foi : elles sont plus aimables que nous, plus jolies, plus sensibles, en un mot, elles valent mieux que nous. Toutes les imperfections que nous leur reprochons ne font pas autant de mal qu'un seul de nos défauts ; et encore nous en sommes la cause par notre despotisme, notre injustice et notre amour-propre. »

J'ai pris sur moi d'énumérer sept des défauts que l'on reproche aux dames, bien injustement. J'en ai la conviction, et j'étais bien persuadé, pour mon compte, qu'il n'en existait point d'autres, lorsqu'un de mes amis, censeur impitoyable bien que parfaitement intentionné, m'a communiqué les notes que je vais vous lire sur le goût des femmes pour la lecture des romans :

« Ces romans dont les bibliothèques sont encombrées trompent un grand nombre de jeunes têtes, malgré le mépris qui devrait en détruire absolument l'autorité. Ils séduisent tous les jours une foule d'esprits qui auraient pu demeurer justes. On s'habitue à confondre avec l'expression réelle des sentiments ce jargon fastidieux des hommes qui se consument, qui se meurent, qui ont des tourments et d'inextinguibles flammes. . . . Celui qui s'exprime avec une burlesque exagération est incapable d'aimer. . . . »

« Les femmes ont un goût décidé pour les romans ; elles dévorent avec avidité ces sortes d'ouvrages ; plus les héros en sont tendres et malheureux, les faits extraordinaires, et plus elles y trouvent d'agrément. Entraînées par un charme séduisant, elles se hâtent d'arriver à la conclusion, et ne quittent point ces sortes de livres qu'elles ne les aient dévorés d'un bout à l'autre. »

« Il serait à désirer pour les femmes, dit un auteur Italien, que les faveurs de romans et les poètes n'existassent nullement. Pour un roman ou un poète dont la morale est pure, il en est cent qui corrompent la morale des femmes, puisque la fiction et l'exagération forment leur essence. Toujours au-delà de la réalité, ils ne se repaissent que de chimères, ils ne marchent que par bonds, ils ne trouvent que par images. La lecture trop fréquente de ces livres gâte peu à peu le jugement, donne à l'esprit une façon de voir trop étrangère à la société où nous vivons, et des moins favorables aux usages communs de la vie. »

« Les romans surtout qui excitent la curiosité, sans donner aucun aliment à l'esprit, inspirent des idées fausses, enflamment l'imagination, portent le désordre dans le cœur et pour peu qu'une jeune fille soit disposée à la sensibilité, elle s'accélérent et développent son penchant. Quel est, en effet, le but de presque tous les romans ? Ils n'en ont point d'autres que d'augmenter les charmes et l'illusion de l'amour, en le présentant sous un point de vue plus séduisant ; rien n'est plus dangereux, croyez-le bien, pour une jeune demoiselle : elle boit le poison dans un vase dont les bords sont enduits de miel. »

« Laisser une femme libre de lire les livres que la nature de son esprit la porte à choisir ? . . . mais c'est introduire l'étincelle dans une poudrière ! C'est pis que cela ; c'est apprendre à votre femme à se passer de vous, à vivre dans un monde imaginaire, dans un paradis. Car, que lisent les femmes ? Des ouvrages passionnés . . . des romans, et toutes ces compositions qui agissent le plus puissamment sur leur sensibilité. Elles n'aiment ni la raison ni les fruits mûrs. Or, avez-vous jamais songé aux phénomènes produits par ces poétiques lectures ? »

Les dangers et le ridicule de la lecture des Romans sont parfaitement exposés et spirituellement critiqués dans une chansonnette de Gustave Nadaud, que j'ai eu l'honneur de vous chanter moi-même plusieurs fois, depuis quelques années, et que je voudrais voir sur tous les pianos à la place de ces fades pinsonneries dans lesquels cœur rime invariablement avec pleur, amour avec point du jour, et désespoir avec près de moi je voudrais la voir !

Mesdames et messieurs, j'ajoute un mot à ces citations et je termine :

N'acceptez pas sans réserve toutes les opinions que je viens d'énumérer ; il faut, comme on dit vulgairement, en laisser et en prendre, et revenir toujours à cette vérité banale, vieille comme le monde :

« Tant que la terre tournera, l'homme et la femme se rechercheront mutuellement afin de parcourir ensemble le chemin de la vie. » Les philosophes, les satiristes, de l'un ou l'autre sexe, auront beau dire, il en sera toujours ainsi, et toujours se vérifiera un dicton populaire chez les Espagnols, le peuple également renommé pour sa manie de changer de gouvernement toutes les vingt-quatre heures, et pour l'excellence de ses proverbes. Ce dicton le voici :

« L'homme est de feu, la femme est d'étoupe ; le Diable passe et souffle. »

E. B. DE ST. AUBIN.

NOS GRAVURES.

LE MARIAGE DU PRINCE ALFRED ET DE LA DUCHESSÉ MARIE.

Voici la description qu'un correspondant français donne de cette cérémonie :

« Enfin voici la fiancée ; la grande-duchesse resplendit de grâce et de beauté. Le duc d'Edimbourg est vigoureux, d'air affable et bon. »

« Le défilé continue : voici le prince Arthur d'Angleterre, le duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha et la famille impériale. Les fils de l'empereur sont : les grands-ducs Vladimir, Alexis, Serge et Paul. Ses frères : Nicolas et Constantin, et leurs enfants ; la grande-duchesse Marie, sa sœur ; la grande-duchesse Catherine et le duc Georges de Mecklembourg-Strélitz. Les fils de la grande-duchesse Marie : Eugène, Serge et Paul de Leuthenberg ; la princesse Marie de Bade, les princes Pierre et Constantin d'Oldenbourg, le prince Alexandre de Hesse. »

Tout ce beau monde se dirige vers l'église russe, à l'entrée de laquelle LL. MM. sont reçues par le métropolitain, les membres du Saint-Synode, le haut clergé avec la croix et l'eau bénite.

Nous les suivons. Ici, dans la chapelle russe, la cérémonie prend un caractère vraiment imposant. En chapes d'or ornées de pierres précieuses, les trois métropolitains officient sur une estrade en velours rouge au pied de laquelle sont les augustes

fiancés. Ils sont assistés de huit diacres également couverts de dalmatiques massives. Par les trois portes ouvertes de l'icônostase, on aperçoit l'intérieur du sanctuaire, les images sacrées illuminées par des cierges qui brûlent à profusion et les popes qui s'inclinent en multipliant les genuflexions et les signes de croix. Les chœurs, de leurs voix puissantes et profondes, disent les prières grecques sur une mélodie étrange d'un rythme plaintif et régulier. Le service divin se continue successivement ; on dépose la croix et les saints Évangiles devant les portes du sanctuaire ; les anneaux de fiançailles apportés à l'avance par les maîtres des cérémonies et déposés sur l'autel passent des mains des archiprêtres au confesseur de LL. MM. qui, pendant la prière, les place aux doigts des royaux époux ; les grands-ducs désignés tiennent les couronnes au-dessus de la tête des augustes fiancés qui, la célébration du mariage achevée, vont s'incliner devant LL. MM. pour les remercier et reviennent à leurs places. Le métropolitain, assisté des membres du Saint-Synode, communique alors les prières d'actions de grâce et on entonne le *Te Deum* qui est accompagné par une salve de cent et un coup de canon, tirée des remparts de la forteresse de Pétersbourg.

À l'issue du service divin et après avoir reçu les félicitations du clergé, leurs Majestés se sont rendues, avec le même cortège et dans le même ordre qu'à leur arrivée, dans la salle Alexandre, où était préparé un autel anglican. Le mariage selon ce rit est célébré par le révérend doyen de Westminster, et tout étant terminé, chacun se retira dans les appartements intérieurs du palais.

BENJAMIN DISRAËLI.

Son nom indique suffisamment son origine juive, que sa face ne dément pas. Il est né à Londres en 1805, et son père était un homme de lettres. Il travailla d'abord dans le bureau d'un obscur procureur ; puis il fonda, comme tant de jeunes gens l'ont fait dans notre pays, un journal qui dura ce que durent les roses. Ayant échoué dans ces deux carrières, le jeune Benjamin se fit romancier, mais romancier hors ligne comme le savent ceux qui ont lu ses principales productions, et il arriva à la Chambre des Communes en 1837.

Coincidence étrange, M. Disraeli était d'abord libéral, et se convertit au Toryisme après quelque espérance, tandis que son rival, M. Gladstone, le chef de la dernière administration libérale, avait d'abord appartenu à l'école tory, avant de devenir une des lumières du parti libéral.

M. Disraeli conquit bientôt dans le parlement anglais la place que lui assignaient de fortes études, son éloquence, son esprit sarcastique, et son redoutable talent de débater que les années ont respecté. Après avoir suivi Sir Robert Peel, son chef, dans sa politique de protection, il devint peu de temps après, à la mort de lord John Bentinck, chef du parti tory et protectionniste. Plusieurs fois ministre depuis 1850, M. Disraeli devint premier ministre en mars 1868, par suite de la retraite de lord Derby. Il succombait quelques mois plus tard sur la question de l'église d'Irlande, et cédait la place à M. Gladstone, qu'il vient de supplanter encore une fois.

W. E. GLADSTONE.

William Ewart Gladstone est né à Liverpool en 1809. Il fut un des plus brillants élèves de l'université d'Oxford. Il fut élu au parlement en 1832, pour le comté de Newark, et dès 1834 il fit partie de l'administration de Sir Robert Peel.

En 1847, il fut élu par l'université d'Oxford. Jusque là M. Gladstone avait appartenu au parti tory ; mais à cette époque il commença à s'en éloigner, et en 1852 il entra comme chancelier de l'Échiquier dans le ministère de coalition de lord Aberdeen, et plus tard dans celui de lord Palmerston.

À la mort de ce dernier, lord John Russell devint le leader du parti libéral dans la chambre des Lords, et M. Gladstone occupa la même position dans les Communes.

En décembre 1868, il monta au pouvoir comme chef du cabinet et profita de sa majorité pour mener à bonne fin le désétablissement de l'église d'Irlande.

M. Gladstone est un des meilleurs écrivains contemporains en Angleterre.

M. BOUCHER.

Nous avons publié une biographie du Lieutenant colonel Boucher dans notre dernier numéro.

BÉNÉDICTION DE LA NEVA.

Les Mongols sont des prêtres russes. Leurs fidèles ne doivent jamais manquer d'eau bénite s'ils consacrent ainsi tout un fleuve d'un seul coup.

BULLETIN TELEGRAPHIQUE.

FRANCE.

Paris, 2.—Ledru Rollin a été élu député à l'Assemblée nationale pour le département du Vaucluse. Il a remporté la victoire avec une majorité de 200 voix.

Paris, 2.—On rapporte que le comte de Chambord est dangereusement malade.

Paris, 4.—L'Académie française a différé la réception projetée d'Émile Olivier, parce qu'il persiste à vouloir faire l'éloge de l'empereur Louis-Napoléon dans son discours d'admission.

Paris, 6.—À la séance de l'Assemblée, aujourd'hui, M. Christophle, radical, a demandé pourquoi le gouvernement tolérait la publication du journal le *Figaro*. Ce papier nouvelles engage le président MacMahon à faire un coup d'état et attaque avec acharnement le *Dix-Neuvième Siècle* relativement à ses remarques sur le président de l'Assemblée.

Le duc de Broglie a répondu que le *Figaro* soutient la politique conservatrice et qu'il a promptement désavoué l'article qu'on lui reproche.

Le vote de l'Assemblée sur la question fut comme suit : Pour la motion, 311. Contre 388.

ÉTATS-UNIS.

New-York, 3.—Des lettres de Paris nous apprennent qu'un certain malaise est causé en France en prévision du mouvement qui doit avoir lieu le 16 mars à l'occasion de la majorité de Napoléon IV qui se trouve ainsi à l'âge requis pour gouverner.

On dit que l'Impératrice Eugénie est actuellement à Paris et organise une grande manifestation bonapartiste. Les agents sont répandus par toute la France. Des cartes d'invitation, portant la photographie du Prince Impérial et l'inscription sui-

vante : « 16 mars 1874 appel au peuple » sont distribuées dans toutes les parties de la République.

Albany, 3.—Le sénat a adopté un bill permettant aux compagnies d'assurances canadiennes de faire des affaires dans l'État de New-York pourvu qu'elles déposent des garanties entre les mains du surintendant du département des assurances.

ANGLETERRE.

Londres, 3, minuit.—Aucune nouvelle de la Côte d'Or d'une date plus récente que celle de la dépêche du général Wolseley. Il circule bien des rumeurs et l'on craint que quelque désastre ne soit arrivé à l'expédition.

L'anxiété au bureau du département de la guerre est telle que M. Gathorne Hardy s'y tient jusqu'à une heure avancée de la nuit et que les employés y restent toute la nuit.

Londres, 5.—Une dépêche spéciale adressée au *Times* de Bapoune, mande que Don Carlos n'a pas l'intention d'imposer une contribution aux habitants de Bilbao lorsque cette place se rendra.

En entrant dans la cité il se rendra à la cathédrale où il sera couronné roi d'Espagne. Il jurera de protéger les libertés du peuple. Le général Elio sera nommé président du conseil. Un appel sera fait aux puissances étrangères leur demandant de reconnaître l'armée de Don Carlos comme une armée de belligérants.

Le correspondant du *Daily News* écrit de St. Pétersbourg, que des troubles sérieux ont éclaté en Pologne. Plusieurs églises ont été fermées, ce qui a donné lieu à ces émeutes. Dans un endroit les soldats ont tiré sur la foule, tuant et blessant 70 personnes.

Londres, 5.—Le nouveau parlement s'est assemblé aujourd'hui. Les procédés dans la Chambre des Pairs sont sans intérêt. Dans la Chambre des Communes, sur motion de Henry Chaplin, conservateur, secondé par Lord Cavendish, Henry Bouverie Brand, Orateur du dernier parlement, est élu Orateur de nouveau ; cette motion a été adoptée à l'unanimité.

M. Gladstone a été reçu par les libéraux avec de chaleureux applaudissements, lorsqu'il a pris son siège sur le premier banc de l'opposition.

Enfin on a reçu des dépêches de la Côte d'Or confirmant la nouvelle de la victoire du général Wolseley.

Le roi des Ashantis s'est rendu et est maintenant prisonnier aux quartiers généraux du général Wolseley.

Paris, 6.—Le ministre de l'intérieur a publié un ordre par lequel il est défendu de vendre la photographie du comte de Chambord.

ESPAGNE.

Bayonne, 2.—Une dépêche a été reçue par la Junte Carlisle de cette ville et elle lui annonce que la ville de Bilbao s'est rendue aux Royalistes. Un grand nombre d'édifices publics ont été détruits par le bombardement.

Madrid, 2.—Les troupes du général Lomas s'embarqueront à San Sebastian pour Santander, où elles rejoindront l'armée du général Mariones.

Bayonne, 2.—Cinq mille républicains ont été surpris par les Carlistes près de Bilbao et, après une mêlée sanglante, ils ont laissé mille des leurs sur le champ de bataille.

Madrid, 2.—La défaite des troupes républicaines près de Bilbao est confirmée. On dit que le duc d'Albrecht d'Autriche est allé visiter *incognito* le camp de Don Carlos.

FAITS DIVERS.

ACCIDENT.—On télégraphie de London, Ont., 1er mars : Un terrible accident par lequel sept à huit personnes ont perdu la vie et dix à douze ont reçu des blessures sérieuses, est arrivé samedi soir sur le chemin de fer Great Western.

L'express de Sarnia est parti d'ici à 6.30 p.m., avec plusieurs wagons chargés de pétrole et un wagon rempli de passagers. Environ à mi-chemin, entre cette ville et la station de Komoka, la lampe qui se trouvait dans les latrines est tombée par terre, en se brisant communiqua le feu à l'huile qu'elle contenait et en un clin d'œil tout l'intérieur des latrines était en flammes. Le train qui allait avec une vitesse de plus de 30 milles à l'heure activait tellement les flammes qu'il fut impossible de s'en rendre maître et pour comble de malheur, comme il n'y avait pas de ficelle d'alarme qui communiquait avec la locomotive, le chef du train fut obligé de courir de wagon en wagon pour avertir les mécaniciens, mais quand le train arrêta, le wagon des voyageurs était déjà enveloppé par les flammes.

Les infortunés voyageurs s'élançèrent à bas de la plateforme ou sautèrent par les fenêtres, et ceux qui n'eurent pas le temps de profiter de ce moyen de salut, périrent dans les flammes.

On nous écrit de St. Stanislas, à la date du 25 courant :

Le 18 du mois courant, M. Eugène Charest, riche cultivateur de St. Stanislas, faisait abattre, sur son domaine, une épinette d'une hauteur de 40 pieds. Rien dans ce fait qui puisse intéresser le lecteur, mais ce qui pourra peut-être l'étonner, c'est que M. Charest, en s'approchant de l'endroit où reposait la cime de cet arbre, fut tout surpris de voir venir au-devant de lui deux petits oiseaux, plus petits même qu'un merle, plongeant et voltigeant au-dessus de sa tête, tournant sans cesse, puis s'envolant pesamment en traînant l'aile, comme pour l'entraîner ailleurs.

Aux accents douloureux de ces petits êtres empressés, il lui fut facile de distinguer l'expression de la sollicitude et de l'affection maternelles. En effet, des petits oiseaux avaient construit leur domicile d'amour au sommet de cet arbre, ils y avaient confié leur couvée en plein cœur de janvier. La famille se composait de trois petits, dont deux trouvèrent la mort dans la chute de l'arbre, et le troisième fut emporté vivant à la cabane du chantier, où chacun peut encore le voir. Ce petit être, compte à peine près de dix jours d'existence et prend bien la nourriture qu'on lui offre.

Rien n'est plus curieux que l'art peu recherché avec lequel ces espèces d'oiseaux ont bâti leur nid, dans ce poste élevé, pour mettre leur couvée à l'abri des injures de la saison. Ce nid ne contient aucune substance chaude ; le dehors de ce petit édifice ne se compose que de matière grossière—gros foin, mousse épaisse, tandis que la couche intérieure est tapissée de paille et de petites racines.

En présence du peu d'artifice, en apparence, de cette construction, on demeure étonné en songeant que la femelle a pu y couvrir ses œufs, et prodiguer les premiers soins de la vie à la famille naissante, sans les voir périr par les froids rigoureux qui ont marqué quelques-uns des jours de janvier. Il y a là un phénomène que je demande aux ornithologistes de nous expliquer.

DE MAL EN PIS.—La semaine dernière, deux jeunes employés de la fabrique de cigares de Davis ont été trouvés sur la rue. L'un d'eux avait reçu de graves blessures à la tête. Un bon samaritain, pris de pitié devant le petit malheureux, se servit de rhum en guise de baume et frictionna la tête endolorie du patient. Mais en approchant une chandelle du liquide volatil, il y eut combustion et le pauvre enfant fut véritablement supplicié. Il dut passer par un nouveau tourment lorsqu'une avalanche d'eau vint l'inonder, et arrêter sa combustion assez avancée.

RIMOUSKI.—Le *Mercury* de lundi soir publie le télégramme suivant de Rimouski :

A. St. Laurent, opérateur et maître de poste de Sainte-Flavie, a été arrêté et écroué, hier au soir, sous la prévention d'avoir volé les malles. Ayant volé une lettre adressée de Montréal à la Pointe-aux-Pères, une lettre simulée fut envoyée de Québec, contenant six billets d'une piastre, laquelle fut trouvée dans sa poche. Il a tout avoué et a plaidé coupable. On a constaté qu'il avait volé d'autres lettres. Au-delà de \$500 ont été obtenues. L'affaire a été habilement menée par John Dewe, écuyer, de Montréal, et W. G. Sheppard, écuyer, de Québec. Il a subi son procès cette après-midi et a été condamné à 5 ans de pénitencier. L'arrestation, l'enquête, le procès et la sentence ont eu lieu en 20 heures. C'est probablement l'exemple le plus remarquable de la manière prompt avec laquelle on a fait justice.

DE TOUT UN PECU.

LES COCOS.—Savez-vous comment nos gavroches appellent les voitures de la nouvelle Compagnie d'Omnibus? Non. Eh bien! nous allons vous l'apprendre. On sait que ces voitures portent sur leurs flancs ces initiales: C. O. Co., c'est-à-dire *City Omnibus Company*, ce que nos aimables voyous traduisent par Coko. Hier, nous en entendions un dire à son camarade: Dis donc, Arthur, montes-tu dans le Coko? C'est aussi fort que la traduction libre de *City Passenger Railway en Canada Pacific Railway*.

Un de nos amis nous arrive de Trois-Rivières et nous raconte l'anecdote suivante dont il garantit l'authenticité:

"A tort ou à raison, les gens pressés se plaignent que le train de Doucet Landing à Arthabaska Station est quelquefois d'une lenteur désespérante. Or dernièrement, à l'arrivée des chars à ce dernier endroit, le conducteur aborde un quidam, âgé de 40 ans et plus et lui demande son billet de passage. Notre individu ne se fait pas prier et le lui passe.—Mais, dit le conducteur, ce billet n'est pas pour vous: c'est un billet pour enfant.—C'est vrai, réplique notre homme, mais j'étais jeune aussi quand je l'ai acheté; pensez-vous qu'on n'a pas le temps de vieillir de Trois-Rivières jusqu'ici!"

La rumeur ne dit pas si le conducteur fut convaincu!

Je retrouve une assez bonne épigramme sur l'Académie, habillée en assez mauvais vers:

Plus de ces longs discours à notre Académie!
Dans l'intérêt commun il vaudrait mieux, je crois,
Que le nouvel élu dit: "Je vous remercie!
Et qu'on lui répondit: "Il n'y a pas de quoi."

Les journaux continuent à enregistrer chaque jour les nombreux suicides.

Et l'épidémie du découragement et du dégoût de la vie ne s'arrête pas.

On parle, cependant, de tous les philosophes qui ont flétri le suicide, comme un acte de couardise.....

Et on cite un ordre du jour de l'armée française qui flétrit l'assassin de soi-même.

On le cite de mémoire, car on ne le connaît pas.

N'est-il pas utile de le rétablir dans son laconisme énergique?

Voici la pièce:

ORDRE DU JOUR.—*Saint Cloud, 22 floréal, an 10 de la République.*—Le grenadier Groblin s'est suicidé par des raisons d'amour. C'était d'ailleurs un bon sujet. C'est le second événement de ce genre qui arrive au corps depuis un mois.

Le premier consul ordonne qu'il soit mis à l'ordre du jour de la garde:

Qu'un soldat doit savoir vaincre la douleur et la mélancolie des passions;

Qu'il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme qu'à rester fixe sous la mitraille d'une batterie.

S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner le champ de bataille avant d'avoir vaincu.

Signé, BONAPARTE.
Contresigné, BESSIERES.

Le grenadier Groblin qui se suicide pour des raisons d'amour..... est un chef-d'œuvre! Comparer les blessures faites par le rival Cupidon à la mitraille d'une batterie, c'est bien le fait d'un ancien officier d'artillerie.

Un journal des Etats-Unis énumère ainsi les ordres monastiques dans les Etats-Unis:

Les jésuites ont en tout vingt collèges où ils confèrent les grades et six noviciats. La congrégation américaine des jésuites compte environ 1,100 membres. Le nombre des bénédictins n'excède pas 200 ou 300.

Leur maison principale est située à Lairobe, sur le Pennsylvania Central Railroad, et ils ont un collège à Atchison, (Kansas). Il y a à peu près autant de Franciscains moines qui mènent une vie purement monastique quoique s'occupant un peu de l'éducation de la jeunesse.

Après les jésuites, ceux qui ont le plus de puissance et d'influence sont les dominicains. Ce sont eux qui fournissent à l'Eglise ses grands théologiens et ses philosophes. Ils n'entretiennent pas d'écoles, mais ils emploient la plus grande partie de leur temps à voyager de place en place, partout où l'on a besoin de leurs services, et quand ils ne sont plus employés ils retournent à leur couvent.

Leur maison-mère à Ste. Rose, comté de Washington (Kentucky), a été fondée en 1848 par des membres de l'ordre. Leur congrégation ne dépasse pas 200 membres.

Les rédemptoristes ayant à peu près le même nombre de frères, forment un ordre strictement contemplatif. Il y a dans les Etats-Unis soixante-quinze membres de l'ordre si sévère des trappistes, dont la maison-mère est à Gethsemane (Kentucky) et les maisons secondaires à Louisville et à Nashville. Les frères augustins ont leur siège à Philadelphie. Indépen-

damment de tous ces ordres, on trouve encore en Amérique, les résurrectionnistes, les lazaris, les sulpiciens et des paulistes. Les lazaris ont des séminaires au cap Girardeau, Nouvelle-Orléans, Philadelphie et Louisville. Leur nombre total ne dépasse pas deux cents. On ne trouve des sulpiciens que dans le Maryland.

Les paulistes forment un ordre nouveau et très religieux; il a été fondé à New-York par le P. Hecker, mais il n'a pas encore réuni 25 adhérents.

En résumé, il n'y a pas aux Etats-Unis plus de 3,000 religieux, pendant qu'on compte plus de 7,000 religieuses dans les différentes maisons, et au moins 3,000 sœurs de charité.

Nous avons annoncé la grossesse de Mme la comtesse d'Eu, princesse impériale du Brésil.

On sait que la princesse est en ce moment en France avec son mari, fils aîné de M. le duc de Nemours. Or, la loi brésilienne veut que l'héritier du trône naisse sur le territoire brésilien. D'un autre côté, les médecins pensent qu'une longue traversée en mer, dans l'état où se trouve la princesse pourrait être fort dangereuse.

Il est donc probable que Mme la comtesse d'Eu s'installera, au moment de ses couches, à la légation du Brésil, qui, en principe de l'*exterritorialité*, est considérée comme territoire brésilien.

Le même cas s'est présenté à Londres il y a quelques années, et la difficulté a été résolue de la même manière.

Les dépêches signalent une note de la *Correspondance provinciale* de Berlin sur les déclarations de M. le duc Decazes et sur la suspension de l'*Univers*. Il est évident que cette note émane de la chancellerie de l'empire d'Allemagne; elle mérite donc toute notre attention. La *Correspondance* se montre satisfaite des paroles de M. le ministre des affaires étrangères. Elle n'élève plus de doute sur ses intentions pacifiques. Mais elle fait remarquer que si le gouvernement de M. de MacMahon a pris l'initiative d'inviter les sujets français à montrer de la réserve vis-à-vis des puissances et à ne pas attiser les querelles religieuses d'Allemagne, il a sévi seulement contre l'*Univers*, et non point contre les évêques fauteurs des polémiques de ce journal. L'Allemagne se réserve, dit-elle, la faculté d'examiner si cette satisfaction est suffisante et s'il n'y a pas lieu, pour elle, de demander des poursuites contre les dignitaires ecclésiastiques auxquels elle fait allusion. L'Allemagne est seule juge de ses convenances, nous le reconnaissons. Toutefois si les déclarations et la politique du gouvernement français ne la satisfont pas, elle s'expose à encourir le reproche qu'elle nous adresse: celui de chercher un conflit. Du moment qu'il invite les sujets français à ne pas troubler nos rapports avec l'empire; du moment qu'il frappe un journal, qui éveillait les susceptibilités de M. de Bismark; du moment que M. de Fourton, ministre des cultes, recommande aux évêques de parler avec modération des affaires allemandes; nous nous demandons en vain qu'elle blessure peut rester à l'orgueil de l'Allemagne?

LES RUINES

DE

MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M. LÉON BESSY.

(Suite.)

L'injustice des hommes s'était cruellement appesantie sur moi. Quand, sans souci du péril et n'écouter que la voix de l'humanité, je m'étais jeté à la mer pour sauver un infortuné qui se mourait, on m'avait tout d'une voix accusé d'une pensée de suicide. Et quand, par l'effort le plus violent dont un homme soit capable, je venais de vaincre l'impétuosité de ma nature; quand, à la lumière des étoiles et seul en présence d'une jeune fille qui me donnait des marques de la plus vive tendresse, j'avais, avec des peines inouïes, dompté ma passion et mes sens, on m'appelait maudit, âme dégradée, monstre de méchanceté et de perfidie. Ainsi le monde me repoussait, et je ne devais attendre de lui que des amertumes. Il me fallait donc chercher ailleurs la paix, la justice et le repos.

Où? je l'ignorais. Mais je puis affirmer que je n'ai jamais mieux compris qu' alors tout ce que l'homme doit au sentiment de sa dignité. Tant que personne ne m'avait humilié, ce sentiment sommeillait en moi ou n'y existait qu'à l'état de germe; mais, dès que je sentis peser sur ma tête une honte imméritée, il s'éveilla, se développa et prit tout à coup une grande force dans mon âme. En un jour je franchis l'intervalle qui sépare l'enfance de l'âge mûr.

Ce résultat, je le dus à la circonstance que j'ai rapportée; mais, pour qu'il devint complet, j'avais besoin de passer encore par des jours d'épreuve et de soutenir contre moi-même des luttes acharnées. Pour le moment, je n'avais dans l'esprit qu'une idée assez vague, savoir, que je devais prendre une décision qui annonçât en moi, non plus l'enfant d'hier, mais l'homme d'aujourd'hui.

Quand je me levai, toute la maison était en rumeur. Je trouvai l'hôte et sa femme, le voiturier et mes deux compagnons de voyage en colloque très-animé avec d'autres personnes.

—Mauvaises nouvelles, *Senorito*, me dit l'hôte; n'allez pas à la ville.

—Il faut que j'y aille, moi, bon gré, mal gré, dit le voiturier; mais je ne ferai qu'entrer et sortir.

—Pour mon compte, je reste ici, dit l'un des voyageurs.

—Et moi de même, ajouta son compagnon.

—Mais, reprit l'hôte, croyez-vous qu'il n'y ait pas d'agitation dans ce que l'on raconte?

—Tenez, voici encore un des fugitifs qui arrive.

En effet, un voyageur descendit de cheval à la porte de l'auberge et entra.

—Donnez-nous des nouvelles, mon bon monsieur, dit l'hôte; asseyez-vous; faut-il vous servir quelque chose? est-ce bien vrai ce que l'on dit?

—Je ne sais pas ce que l'on dit, répondit le nouveau venu; mais si vous voulez me faire apporter deux doigts de rancio et quelques biscuits, après cela nous causerons.

—Antonia, cria l'hôte, appelant l'une des servantes de l'auberge, vite, du rancio et des biscuits.

—En attendant, dites-nous toujours quelque chose, ajouta l'hôte.

—Je m'en tiens à mon dire, répondit le nouveau venu, en s'asseyant commodément devant une table.

—Mais vous n'avez encore rien dit.

—J'ai dit que quand je verrais venir ce que j'ai demandé, je dirais quelque chose; et ce n'est pas à moi que l'on en conte.

—C'est juste, chaque chose à son tour. Tenez, voici la bouteille. Buvez sans façons; nous savons que c'est à notre santé. Maintenant, parlez.

—A vos ordres.

—Vous venez de la capitale?

—Moi! non.

—Eh! qui donc a dit qu'il en venait?... Ah! en voici un autre qui arrive.

Un second voyageur entra et demanda quelque chose à manger.

—Apportez-vous des nouvelles de la ville?

—J'en sors.

—Avez-vous vu beaucoup de morts?

—Aucun.

—Aucun! Et vous arrivez de la ville? On dit cependant que tout le monde meurt.

—Les uns meurent, d'autres s'en vont pour ne pas mourir, et d'autres restent et ne meurent pas.

—Mais savez-vous s'il en est mort beaucoup?

—Oui; du moins cela m'a été dit hier soir avant mon départ; et la personne doit le savoir, car elle a des relations intimes avec les morts.

—Avec les morts?

—Oui, c'est un fossoyeur.

—Un fossoyeur vous l'a dit! Alors c'est très-certain.

Et combien en est-il mort hier?

—Celui à qui j'ai parlé ne connaissait que le nombre des morts de sa paroisse, et il paraît que ce nombre dépassait soixante.

—Soixante sur une seule paroisse!

—Sans compter ceux que l'on emporte pêle-mêle dans des chars.

—Quelle est donc cette maladie qui fait périr tant de monde?

—Des douleurs dans la tête, dans les genoux, dans les chevilles des pieds; vomissement de matières jaunâtres ou noires, inflammation des yeux, convulsions..... et la mort après.

—Mais c'est une peste; et comment permet-on de sortir de la ville?

—Peste ou non, qu'importe! Une fois dehors, chacun est en sûreté; le mal est à l'intérieur.

—Pourtant, dit un autre de ceux qui étaient présents, on vient de m'assurer que dès demain le cordon sera établi, et qu'on ne laissera plus sortir personne.

—Je ne crois pas que demain il reste âme qui vive dans la ville; tout sera parti aujourd'hui, pour la campagne ou pour le cimetière.

—Pour moi, dit le voiturier, il faut que j'arrive et que je reparte aujourd'hui même, quoique mes compagnons m'aient abandonné. Sur ce, en route! Et vous, mon jeune ami, vous restez sans doute aussi en arrière?

—Non pas, répondis-je, je vous suis.

—Je n'ai ni femme ni enfants, reprit le voiturier; cette mule et ce chariot sont mon patrimoine et reviendront à qui m'entertera.

Nous nous remîmes en chemin. On peut dire que, cette fois, nous marchions contre un torrent. La grande route était encombrée de fugitifs, les uns à pied, d'autres à cheval, ceux-ci en chariot, ceux-là en coche; mais tous venaient de notre côté, et aucun ne suivait la même direction que nous.

—Avez-vous le cerveau fêlé? nous disaient les plus plaisants.

—Etes-vous las de vivre, ou allez-vous directement aux Petites-Maisons? nous criaient les autres.

Ceux qui étaient à pied, la plupart pères et mères de famille, emportant sur leurs épaules leurs enfants en bas âge ou les pauvres hardes qu'ils voulaient sauver, nous regardaient d'un air de compassion, comme s'il leur eût semblé impossible qu'une voiture se dirigeât vers la ville. Sur des chars de toute espèce étaient attachés des coffres, des matelas, des parapluies, des chapeaux, le tout dans un désordre qui montrait avec quelle précipitation le voyage avait été entrepris. Nous vîmes plusieurs familles des plus aisées, à en juger par le costume, entassées debout sur de mauvaises carrioles, se tenant par les mains aux ridelles, et cherchant à se garantir du soleil avec des parapluies. Quelques jeunes gens, vraisemblablement des étudiants, s'avançaient à pied et en bon ordre, chantant en chœur une chanson catalane dont le refrain, que je n'ai point oublié, était celui-ci:

A Deu, noble patria mia,
La millor ciutat del món.

"Adieu, ma noble patrie, la meilleure des cités du monde."

La romance était triste. Chaque strophe était un adieu à quelqu'un des objets les plus remarquables de la ville et était suivie du refrain; puis, avant de commencer un autre couplet, on se passait une outre, et l'on buvait sans interrompre la marche.

—Manquez-vous d'argent pour vous faire conduire? leur demanda le voiturier.

—Non, répondit l'un des étudiants, mais nous ne voulons pas enrichir ceux qui spéculent sur la misère publique, et qui louent une mauvaise voiture plus cher que ne coûterait une neuve.

Une calèche qui venait derrière eux attirait particulièrement l'attention des voyageurs. Le cocher etouffait sur son siège, pressé entre deux servantes; quatre laquais suivaient à pied, se tenant par les mains aux courroies de la voiture. A l'intérieur étaient les maîtres, en société

avec deux ou trois carlins peignés avec soin et qui montraient le nez aux portières; puis, sur le haut de la voiture était attaché un gros chien de basse-cour, entouré d'une douzaine de cages qui renfermaient des tourterelles, des serins, un cardinal, un rossignol et un perroquet.

—Les maîtres qui sont dans cette calèche, dit le voiturier, n'ont sans doute pas d'enfants.

A quelques pas de là, un cortège bien différent nous causa une vive émotion. Deux femmes, dont l'une très-jeune, portaient, à l'aide de deux bâtons passés en travers, une chaise à bras sur laquelle était attaché par le milieu du corps un vieillard perclus de ses membres, qui semblait être le père de l'une des porteuses et le grand-père de l'autre. Chargées d'un pareil fardeau qui aurait accablé deux hommes robustes, ces femmes compatissantes s'arrêtaient de distance en distance pour se reposer et pour essuyer la poussière et la sueur sur le front de cet infortuné, qui peut-être ne pouvait pas même payer d'un sourire ou d'un regard un acte si touchant de pitié filiale.

A cette vue, je sentis mes yeux se remplir de larmes. Le voiturier ne put se contenir, et, tirant son mouchoir, il se moucha bruyamment pour me cacher l'émotion qu'il éprouvait.

Un instant après il me dit : —Je crois qu'ils n'ont pas si grand tort de nous prendre pour des fous, en voyant que nous sommes les seuls qui allions vers la ville quand tout le monde s'en éloigne.

Evidemment, pour peu que je lui en eusse manifesté le désir, il aurait sur-le-champ tourné bride; mais, absorbé par le spectacle que j'avais sous les yeux, je gardai le silence.

—Si vous trouvez mauvais que nous allions plus loin, reprit-il bientôt, nous retournerons en arrière.

—Il faut que j'arrive, lui répondis-je; si ce n'est en voiture, ce sera à pied.

—En avant donc, cria-t-il, encouragé par le ton décidé de ma réponse; et, en même temps, il fouetta sa mule.

Je n'ai jamais pu m'expliquer à moi-même si je fus soulevé en ce moment par mon sang froid, ou par une complète indifférence à l'égard de la vie et de la mort, ou peut-être, j'ai honte de le dire, par un secret désir d'en finir promptement et sans effort avec toutes choses. Quoi qu'il en soit, j'entraînai de pied ferme dans la ville par une porte qui me parut basse et obscure, sous laquelle se pressait une foule nombreuse, impatiente de sortir pour respirer l'air pur de la campagne, dont je faisais si peu de cas.

C'était à la chute du jour. Dans le voisinage de la porte par laquelle je venais d'entrer, je vis partout des familles entières qui fermaient leurs maisons, et les laissant abandonnées, se hâtaient de fuir pendant le court délai qui restait encore jusqu'à ce que le cordon eût été formé par les troupes. Je parcourus ensuite toute une rue, que je trouvai entièrement déserte. J'arrivai près d'une autre porte, et là, je fus pris d'un vertige qui m'obligea de chercher un appui et de fermer les yeux. Cette fois ce n'était plus une multitude empesée qu'une vague espérance de vie poussait hors des murs, c'était une vraie fuite de cadavres. Tandis que les vivants s'échappaient par l'autre porte, les morts défilaient par celle-ci. Tous n'étaient pas renfermés dans des cercueils; la plupart, enveloppés d'une simple toile blanche qui dessinait leurs formes, étaient emportés par des hommes ruisselants de sueur, aux pieds nus, à la face noircie, et qui couraient plutôt qu'ils ne marchaient, impatients de se débarrasser des fardeaux qui pendaient à leurs épaules pour aller aussitôt en chercher de nouveaux.

Le voiturier entra dans une auberge, déchargea les effets qu'il avait amenés, et se mit en devoir de repartir immédiatement. Je demandai au garçon de l'auberge s'il y avait dans la maison une chambre disponible. Il me répondit qu'elles l'étaient toutes, mais que maîtres et serviteurs avaient quitté la ville. Il me fallut donc m'enquérir d'un autre gîte. Heureusement un portefaix m'offrit de se charger de mon bagage, et de m'accompagner à la recherche d'une maison où l'on pût me recevoir. En effet, après avoir suivi plusieurs rues et traversé plusieurs passages déserts, où l'on n'entendait plus ni les pas des oisifs, ni le tumulte des passants affairés, ni la voix ou les métiers des artisans; après avoir frappé vainement à la porte de quelques auberges abandonnées et avoir reçu dans d'autres des réponses évasives, nous finîmes par en trouver une où l'on me donna l'hospitalité.

XVIII.

Le balcon de ma chambre donnait en face d'un édifice à l'aspect imposant et sombre et aux larges murailles, où l'on n'apercevait qu'un très-petit nombre de fenêtres et une seule porte. Les ombres de la nuit, qui déjà s'étendaient sur la ville, ajoutaient encore à l'austère majesté de cette demeure. Aucune lumière ne brillait à ses fenêtres, aucun bruit ne s'en échappait. Qui habitait cette maison? Elle m'inspirait un respect mêlé de crainte, et je me mis au balcon pour l'examiner. Alors je fus frappé du mouvement qui se faisait à la porte. A peu de minutes d'intervalle, j'y voyais arriver à la hâte des personnes de tout âge et de tout sexe. Elles tiraient le cordon d'une sonnette, lorsqu'un se montrait à un guichet, et les nouveaux venus ayant prononcé quelques mots, à l'instant même s'ouvrait une petite porte par laquelle sortaient d'ordinaire deux personnes: quelquefois, mais très-rarement, il n'y en avait qu'une seule; et elles s'en allaient avec ceux qui les étaient venus chercher. Personne ne sortait que l'on n'eût d'abord sonné, mais personne ne sonnait qu'il ne sortit aussitôt quelqu'un. Ne pouvant m'expliquer ce mouvement extraordinaire, je l'observai avec surprise, jusqu'à ce que l'aubergiste, m'ayant vu au balcon, me dit que la fraîcheur du soir pourrait m'être nuisible, et que je ferais mieux de souper et de me coucher.

Je suivis ce conseil, et sans doute par l'effet de la fatigue et des insomnies des nuits antérieures, je m'endormis bientôt d'un profond sommeil. Je fis alors un rêve étrange, assemblage incohérent de tout ce qui m'était

arrivé les jours précédents. Du fond d'une obscurité meure je voyais sortir beaucoup de monde; les uns riaient, les autres pleuraient. Un colosse était debout sur le faite, me regardant avec colère et me maudissant. Les autres me raillaient, m'insultaient et s'acharnaient à me poursuivre. Cache-toi, me dit une femme charitable en essayant de me couvrir de son manteau. Mais les barbares arrachèrent ce manteau, le mirent en pièces, et s'évertuèrent à me jeter de la boue à la face. Je cachai mon visage entre mes mains et m'étendis par terre, épuisé de fatigue et me croyant mort. Un fleuve me reçut dans son lit, et ses eaux m'entraînèrent doucement. D'autres cadavres descendaient comme moi le courant, tournoyant sans cesse; et je les regardais avec effroi essayant de les éloigner de moi autant que possible. Tous finissaient par me laisser en arrière, mais, en passant à mes côtés, ils poussaient des gémissements lamentables. L'onde était pleine de ces gémissements, qui prenaient dans mon rêve des formes allongées, subtiles, lancinantes, et s'enfonçaient à l'envi dans ma tête. L'un de ces cadavres passa si près de moi que ses sanglots me couvrirent entièrement comme une pluie de dards. Alors je m'éveillai. Je tremblais de tous mes membres: mes mains, attachées à mes cheveux, les serraient convulsivement, comme si j'eusse voulu arracher ces flèches aiguës. J'eus beaucoup de peine à rentrer en possession de moi-même, car il me semblait toujours entendre retentir à mon oreille ces voix plaintives.

Un gémissement sourd et profond, poussé tout près de moi, mit le comble à mon épouvante. J'étais éveillé, ces plaintes étaient donc réelles. Une mince cloison me séparait seule d'une autre chambre; d'où s'échappaient de temps en temps des soupirs lamentables. La voix paraissait être celle d'une femme. Il me semblait entendre à mes côtés un râle d'agonie. Je restai immobile de terreur. On eût dit que le fantôme de la mort errait dans ma chambre et me tendait sa main décharnée. Moi qui l'avais bravée ce jour-là même, et qui peut-être l'avais invoquée en secret; moi qui fondais sur le néant toutes mes espérances, je me demandai alors avec effroi si réellement je trouverais le sépulcre vide, et au fond du sépulcre ce néant que je cherchais.

Ce doute me jeta dans un trouble extraordinaire, et me fit souhaiter que la mort tardât à venir jus qu'à ce que la question fût éclaircie dans mon esprit. C'était la première fois que je pensais sérieusement à cela. Pour moi la vie consistait à respirer un air pur, à sentir le parfum des fleurs, à jouir des beautés de la nature, et à passer de longues heures à m'entretenir avec moi-même. J'allais à l'église, et je récitais les mêmes prières que les autres, mais sans y faire aucune attention. Le ciel n'était pour moi qu'un dôme immense, éclairé de magnifiques flambeaux, et je me plaisais à le contempler de la cime des plus hauts rochers, tandis que les vagues furieuses mugissaient à mes pieds; mais jamais je n'avais demandé à ces corps lumineux qui les avait créés. La vie me paraissait une agitation de la pensée et une fatigue du cœur et puisque la mort, à mon avis, arrêterait le mouvement de l'un et de l'autre, elle ne devait être qu'un repos digne d'envie.

Mais maintenant je me demandais si ce moi, qui restait éveillé alors même que mon corps reposait, ne pourrait pas, celui-ci étant mort, subsister également; problème que mon esprit était impuissant à résoudre, événement pour lequel peut-être je n'étais pas suffisamment préparé. Du moins était-il certain que, dans le doute, il valait mieux pencher du côté le moins périlleux. Or, évidemment, en me décidant pour l'affirmative, je ne courais aucun risque. Si, au contraire, je prenais parti pour la négative, je m'exposais, en cas d'erreur, aux plus terribles dangers: car, en supposant l'existence posthume du moi, celui-ci était sans doute destiné, dans l'immensité des temps, à un avenir et à une fin quelconques; et quant à la question de savoir si cet avenir et cette fin étaient tels qu'on me l'avait enseigné dans mon enfance, ici encore il me fallait choisir le parti le plus sûr. Ces réflexions frappèrent mon esprit comme la lumière vive et instantanée de l'éclair. Bientôt, il est vrai, je retombai dans l'obscurité; mais j'avais eu le temps de reconnaître où et en quel état je me trouvais.

Le premier résultat de ces pensées fut de me faire souhaiter d'échapper à la mort jusqu'à ce que mes doutes fussent entièrement dissipés. Cependant cette mort que j'avais désirée naguère et que je redoutais maintenant, m'entourait de toutes parts, frappant, terrassant, foulant aux pieds d'innombrables victimes, et cherchant sans cesse de nouvelles proies à ses fureurs. Tout près de moi, sa main glacée venait de saisir une infortunée qui se débattait dans les convulsions de l'agonie.—Elle se meurt, disait une voix près de son lit.—Je cours chercher le père Joseph, dit une autre voix. Et j'entendis quelqu'un marcher précipitamment, descendre l'escalier et ouvrir la porte de la rue. La sonnette du sombre édifice retentit. Quelques instants après, de nouveaux pas se firent entendre, puis une autre voix qui disait avec bonté:

—Ayez confiance, ma sœur; espérez en Celui qui est la vie.

—J'ai confiance, mon père, répondit la mourante, mais je sens que ma tête s'en va.

—Avez-vous sur la conscience quelque fardeau qui vous pèse? Ouvrez-moi votre cœur, et vous retrouverez la paix.

Alors je n'entendis plus qu'un murmure confus, entrecoupé de sanglots et de soupirs qui portaient du plus profond des entrailles.

—O mon père, s'écria enfin la mourante, mon père, vous m'avez donné plus que la vie.

—Ma sœur, répondit cette voix pleine de douceur et de sympathie, vous savez bien qu'il y a deux vies, l'une qui est pour nous un fardeau et qu'un souffle emporte, et l'autre qui nous affranchit et qui est éternelle.

—Père, vous priez pour moi.

—Ma sœur, c'est moi qui dois attendre de vous ce bienfait: de vous qui êtes la plus heureuse, puisque vous allez jour des félicités du ciel.

—Merci, ô mon père, ajouta la mourante avec un accent si profond qu'il pénétra jusqu'à mon âme; merci pour tout le bien que vous venez de me faire.

Je restais la bouche entrouverte, ardente, altérée. J'écoutais avec stupeur, car il me semblait impossible qu'un homme eût le pouvoir de consoler à ce point une infortunée si près de sa tombe. Quel est donc, me disais-je, cet homme extraordinaire, doué d'un art si merveilleux, et quel est son secret?

Cependant le râle de la mourante croissait au lieu de diminuer, et il devint de plus en plus pénible, jusqu'à ce que la voix du père se fit entendre non plus mystérieuse et voilée, mais forte et vibrante, quoique plus pleine encore de tendresse et de suavité.

—Ma sœur, disait elle, jetez les yeux sur celui qui vous offre la nouvelle vie; voyez comme il ouvre ses bras pour vous recevoir. Moi aussi, vous dit-il, j'ai souffert, et maintenant je ne souffre plus. Ton repentir te sauve en te rendant digne de moi; conserve-le jusqu'à ton dernier soupir; exprime-le par l'entendement tant qu'il te restera un souffle; pour toi va s'ouvrir la vie véritable, celle des élus qui ne souffrent plus. Béni soit à jamais Celui qui est la vie!

La voix émouvante se tut, et je n'entendis plus qu'un doux murmure, puis les pas de quelqu'un qui s'en allait. Je voulus crier: Père, père! mais je ne le pus pas; j'essayai de me mettre sur mon séant, et cela me fut pareillement impossible. Je sentais de vives douleurs dans tous mes membres et de fortes pulsations aux lèvres, aux tempes et à la tête: une chaleur extraordinaire me brûlait le cœur; je respirais péniblement et j'étais tourmenté par une agitation fébrile: mon visage, ma poitrine et mon cou étaient baignés de sueur; j'éprouvais dans l'estomac et dans tous les muscles des tiraillements douloureux; mes pieds étaient glacés. Il me prit des vomissements, et je finis sans doute par attirer l'attention des personnes de la maison, car bientôt je fus obligé de fermer les yeux, ne pouvant supporter l'éclat d'une lumière que l'on approchait de moi pour me regarder.

—Y a-t-il longtemps qu'il est attaqué? demanda celui qui m'examinait, parlant à une autre personne que je ne voyais pas.

—Il est arrivé hier soir, a payé un mois d'avance, a soupé avec appétit et s'est couché. Je me souviens seulement que je l'ai vu prendre le frais air du balcon.—Telle fut la réponse faite d'une voix tremblante par l'aubergiste.

—Cependant, dit l'autre voix, les symptômes indiquent que la maladie est entrée dans sa troisième phase. Cette bile est noire comme de la poix; la poitrine et le cou sont criblés de taches noires; ce sang qui afflue par le nez, la bouche et les oreilles... Où souffrez-vous le plus? me demanda le médecin en élevant la voix.

Je fis un effort pour répondre, et j'essayai même de prononcer le nom du père Joseph; mais il ne dut sortir de mes lèvres que des sons inarticulés.

—C'est un cas fulminant, reprit l'homme de l'art; le malade a perdu l'usage de la parole et le pouls se retire rapidement. La science n'a rien à faire ici.

Je n'en entendis pas davantage. Ma tête se troubla, et je perdis connaissance quand j'allais faire un nouvel effort pour prononcer le nom qui avait pour moi tant d'importance en ce moment solennel.

(A continuer.)

Le Liquide Rhumatique de Jacobs guérit les entorses.

Purifiez le sang au moyen des Pilules du Dr. Colby.

LA PRIME!

AVIS AUX ABONNÉS QUI NE L'ONT PAS RECUE.

Le retard apporté dans l'envoi des Primes à ceux qui ne les ont pas reçues encore est dû à une circonstance indépendante de la volonté de l'Administration de *L'Opinion Publique*. La gravure est d'une très-grande dimension. Nous avons fait tous les efforts possibles pour l'expédier franco à nos abonnés. Le bureau de Poste de Montréal n'a pas jugé à propos de faire droit à nos demandes répétées. Le port de ces Primes doit être payé.

L'Administration informe respectueusement ceux qui ont droit à la Prime et qui désirent la recevoir en bon état, de nous envoyer 10 centins par la poste. Cette somme reçue, nous mettrons soigneusement cette gravure sur un rouleau de bois et l'expédierons immédiatement à qui de droit.

Ceux qui d'ici à 15 jours n'auront pas répondu à l'avis que nous donnons, recevront la Prime pliée dans un des numéros de leur journal.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DECES.

En cette ville. Le 4 courant, à l'âge de 65 ans, Mme. Marie-Louise Lelièvre, épouse de Médard Ferras.

En cette ville, le 23 de février, l'âge de 14 ans, 3 mois, Albina fille aînée de M. Roderique Glenny, peintre, après une longue et douloureuse maladie soufferte avec une résignation vraiment chrétienne. R. I. P.

A Manchester, N. H., le 26 février. Mary-Louise-Olida-Smith (de Troy, à l'âge de 20 mois, enfant adopte par Ludger Godfrey, boulanger de cette ville.

Le "Journal des Trois-Rivières" est prié de reproduire.

On nous écrit de St. Hyacinthe à la date du 5 courant :

Mercredi soir, 4 courant, il y eu séance au Séminaire de cette ville. Cinq élèves ont eu un entretien sur les principaux traits de la vie de St. Thomas d'Aquin. L'éclat de cette séance était rehaussé par la présence de nos seigneurs les évêques de Trois-Rivières, de St. Hyacinthe et de Sa Grandeur Mgr. Fabre, coadjuteur de Mgr. de Montréal.

A la fin de l'assemblée, monseigneur de St. Hyacinthe a remercié M. le Supérieur sur le magnifique travail qu'il venait de donner.

Jeudi, 5 mars, à l'église de Notre-Dame du Rosaire de St. Hyacinthe, se sont ouverts les exercices du Triduum à l'occasion du 66 centenaire de St. Thomas d'Aquin.

Jamais St. Hyacinthe n'a été témoin d'une fête religieuse aussi brillante.

A dix heures, un nombreux clergé faisait son entrée dans le temple suivi de nos Seigneurs des Trois-Rivières, de Germinopolis et de St. Hyacinthe, puis vint Sa Grandeur Mgr. Fabre, officiant assisté de M. T. Hamel, Recteur de l'Université Laval et de M. le Vicaire-Général Thomas Caron, Supérieur du Collège de Nicolet, et le Révérend Père Flech, S. J., comme diacres d'honneur.

Le Révérend M. St. George, curé de St. Athanase, et le Révd. M. C. Poulin, curé de St. Dominique, faisaient les diacres et sous-diacres.

Le Révd. M. C. Raymond agissait comme maître de cérémonies.

Un chœur puissant formé des élèves du Séminaire accompagné de leur corps de musique, présidait au chant.

Après l'évangile, M. l'abbé Begin, docteur en théologie, monta en chaire et fit le sermon de circonstance.

Il était midi et demi quand l'office s'est terminé. De l'église, tout le clergé s'est rendu à l'Hôtel-Dieu, où un dîner splendide a été servi par les dames de la ville et de la paroisse.

Après le dîner, Sa Grandeur Mgr. de St. Hyacinthe se leva et remercia les évêques et le clergé étranger de l'empressement avec lequel ils avaient répondu à l'invitation qui leur avait été faite. Puis il laissa la parole au Rév. Père Bourgeois, qui remercia en termes éloquentes les évêques présents de l'accueil qu'ils avaient fait aux Frères prêcheurs.

Dans le cours de la veillée, il y eut à la paroisse illumination splendide. Le monastère du Précieux Sang était ce qu'il y avait de plus beau en fait d'illumination. Dans la porte principale, St. Thomas d'Aquin nous apparaissait de grandeur naturelle.

Les résidences de MM. B. de LaBruère, Alphonse Boivin, Raymond, rivalisaient de richesses et de goût, ainsi que le monastère des Révds. Pères Dominicains.

Ainsi s'est terminée cette belle journée dont le souvenir restera longtemps gravé dans le cœur des fidèles de St. Hyacinthe.

LA NAVIGATION AERIENNE.

Bien des choses ont été dites sur le sujet qui fera aujourd'hui l'objet de notre entretien, bien des idées ont été émises, bien des systèmes ont été développés et cependant l'esprit de routine a persisté.

Est-ce à dire qu'on doive s'endormir ou se croiser les bras devant une impossibilité? Non, vous avez reconnu que vous avez fait fausse route, suivez-en une autre.

Quand Nadar, à l'époque des expériences ascensionnelles du Géant, captivait l'attention du public, on riait de la phrase qu'il avait adoptée pour exprimer le principe de la locomotion aérienne future; on riait comme on rit de toute chose qu'on ne comprend pas: Plus lourd que l'air semblait une utopie pour chacun, si ce n'est pour ceux qui savent voir derrière les mots.

Il est très beau de dire: Nous savons qu'à telle hauteur se trouvent des courants; les uns dans une direction, les autres dans une autre: nous nous livrerons, en nous élevant successivement, à celui qui nous conduira suivant notre désir.

Mais, connaissez-vous donc la force d'impulsion de ces dits courants? Oubliez-vous donc que votre véhicule n'a plus de poids spécifique, étant plus léger que l'air ambiant? Qui vous dit que ce courant sera un zéphir plutôt qu'un ouragan? Qui vous assure en outre que ce courant sera constant et ne sera pas coupé par des courants contraires? N'ayant pas de poids qui lui soit propre, votre ballon sera non-seulement ballotté, mais tordu, déchiré, noué. Sera-ce une fin conforme à vos espérances?

Que vous faut-il? Un point d'appui pour vous soutenir dans l'air et y résister aux chocs des éléments dans les mêmes proportions qu'un navire en mer. Vous l'obtiendrez seulement en construisant une ma-

chine assez puissante pour enlever un poids au moins égal à sa propre pesanteur. Suivant toute apparence, la vapeur ne peut atteindre à cette puissance, cherchez-la donc ailleurs; dans l'électricité par exemple, qui, de toutes les forces connues, possède en elle les éléments nécessaires au succès.

L'électricité, encore dans l'enfance, a cependant rendu des services immenses, elle est appelée à en rendre de plus grands encore. L'avenir lui appartient, la science en a le pressentiment; les études et la persévérance viendront à bout de lui arracher ses secrets et les appliqueront en bienfaits pour l'humanité.

Il y a quelques années, c'était, si j'ai bonne mémoire, en 1865, j'ai été mis à même d'étudier un petit appareil mécanique qui semble démontrer le principe que Nadar, Lahandelle, Delamare et autres émettaient à cette époque et que je traite aujourd'hui:

Mû par un mouvement d'horlogerie, ce diminutif d'aéronaut, construit en bois mince, avait la forme d'un navire dont le profil élancé ne mesurait pas plus d'un pied et demi (0m. 45 environ); sa longueur était divisée en trois compartiments à peu près égaux; celui du milieu contenait le moteur au centre duquel s'élevait un axe portant à sa partie extérieure deux hélices superposées, l'une d'un diamètre de 0m. 60, l'autre de 0m. 45; chacune d'elles, composée de 4 palettes, était disposée de telle sorte que leur action se combinait; leur distance conservée par des plateaux les séparant par un intervalle de deux pouces, et les palettes de l'une s'intercalaient régulièrement dans les espaces de l'autre.

Ces hélices, maintenues à environ deux pouces et demi de la surface du navire, pouvaient acquérir une vitesse de rotation de 10 tours par seconde; cette vitesse, plus que suffisante, permettait aux palettes de prendre sur l'air l'appui nécessaire pour enlever l'appareil, posé au préalable sur une table, et par la seule impulsion du ressort moteur le maintenir au plafond de la chambre jusqu'à l'entier développement.

Mais ce n'était là qu'une partie du problème. Il restait à résoudre la question de direction; celle-ci fut résolue de la même manière. Dans l'espace réservé à la force motrice, un second mouvement d'horlogerie se trouvait mis en communication avec une nouvelle hélice placée à l'arrière de l'appareil et servant de gouvernail. L'impulsion portée par l'axe aux palettes poussait en avant le véhicule alors en suspens dans l'air; et quant à modifier la direction, on y arrivait aisément en obliquant l'axe de l'hélice dont le moteur était établi sur pivot et maintenu par un double cliquet.

Les deux compartiments libres de l'avant et de l'arrière réservés en pensée pour l'équipage, les instruments et les approvisionnements de toute nature, étaient remplis de sable et de grenaille d'un poids équivalent à l'appareil lui-même.

Malheureusement, en cela comme en toute chose, ce qui se fait en petit ne se peut faire toujours dans des proportions pratiques. Un ressort d'horloge n'est pas de force à mettre en mouvement un véhicule de capacité assez étendue pour voyager. La vapeur demande des engins trop lourds par eux-mêmes pour en faire l'application. Il s'agit donc de trouver un moteur qui, avec un poids relativement insignifiant, possède en lui-même une puissance telle qu'il puisse enlever non seulement l'équivalent de son poids, mais le double, le triple et plus encore, si cela devient nécessaire.

Là est la question, là est le problème, et la navigation aérienne cessera d'être un rêve, une utopie le jour où l'intelligence humaine aura saisi ce moteur encore inconnu.

On lit dans le *Messenger Franco-Américain*:

Le *Herald* et le *Tribune* ont publié hier un long rapport de police sur les réunions des réfugiés de la Commune. Ce rapport a été communiqué au surintendant Matsell par un de ses agents secrets. Il donne les noms de ceux qui ont joué un rôle dans les manifestations du mois dernier, et il fixe à 259 ou 280 hommes le nombre de ceux qui assistaient à la plus importante des réunions. D'après ce rapport, les communaux voudraient organiser à New-York une armée révolutionnaire dans laquelle prendrait place les ouvriers de toutes les nationalités. Voici quelle serait l'organisation de cette armée:

Les ouvriers se formeraient en sections de cent hommes; quatre de ces sections constitueraient une compagnie commandée par un capitaine et des officiers subalternes, lesquels seraient élus. Quatre com-

pagnies ou seize cents hommes formeraient une légion.

Le rapport parle aussi d'un dépôt d'armes qui existe dans Houston st.

Mme. la comtesse de Chambord a fait adresser à M. le baron de Fontarèches et aux dames de Nîmes, la lettre suivante, que publie la *Gazette de Nîmes*:

Monsieur le baron.

Madame la comtesse de Chambord vient de recevoir un magnifique volume contenant une adresse signée par les dames de Nîmes. Madame n'a point été étonnée des sentiments exprimés dans cette adresse, mais son cœur en a été vivement touché, comme de tous les témoignages qui lui viennent de cette France où elle fera tant de bien et où elle sera tant aimée.

Madame vous prie, monsieur, d'exprimer aux dames de Nîmes tous ses remerciements. Regrettant de ne pouvoir les adresser à chacune d'elles, c'est à vous tout naturellement que revient l'honneur d'être l'interprète de notre vénérée princesse.

Veillez recevoir, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

E. DUCHESSE DE BLACAS.

VARIETES.

Notre excellent confrère Zaccane est, en même temps que romancier, employé à l'administration des postes.

Il manifestait l'autre jour l'intention de prendre bientôt sa retraite.

—Ne fais pas cela, lui dit Monselet.

—Et pourquoi?

—Tu tombes malade.

—Moi!.....

—Certainement, et d'une maladie qu'on dit incurable.

—Laquelle donc?

—La *Postalgie*, parbleu!

C'est drôle la vie! s'exclamait l'autre jour un bohème devant quelques intimes de brasserie: J'ai manqué de bottes, de linge, de vêtements, de pain... j'ai été sans le sou; eh bien, vrai, je n'ai jamais manqué de boire mon absinthe.

—Tu vas bien?

—Très-bien.

—Et les affaires?

—Excellentes.

—Allons, tant mieux. A propos, et ta belle-mère?

—Mon cher, ne m'en parle, pas, elle est à moitié morte.

—Que veux-tu! il n'y a pas de bonheur complet.

POUDRE ALLEMANDE, SUBNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERES RESPECTABLES. 4-38zz.

\$5 à \$20 par jour. Agents demandés! Hommes ou femmes, jeunes et vieux, de toutes les classes peuvent faire plus d'argent avec nous à temps perdu, que dans toute autre branche. Particularités gratuites. Adressez: 4-22zz G. STINSON & CO., Portland, Maine.

BOTANIQUE

COURS ELEMENTAIRE

DE BOTANIQUE ET FLORE DU CANADA A L'USAGE DES MAISONS D'EDUCATION PAR L'ABBÉ J. MOYEN, PROFESSUR DE SCIENCES NATURELLES, AU COL LÉGE DE MONTRÉAL.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix: Cartoné, \$1.20.—Par la poste \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul, (62 pp. et 31 planches.) Cartoné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine. S'adresser à G. E. DESBARATS, Montréal.

ROMANS CANADIENS.

Une collection de cinq jolis romans canadiens, en anglais: 84 pages 8vo.—Prix, broché, 25c.

S'adresser à G. E. DESBARATS, Montréal. 4-51tt-11

A. LAVIGNE. NEW. RUSTIC WINDOW SHADES. MANUFACTURER. OFFICE AT THE CIGARS STORE, 489 CRAIG ST. MONTREAL.



A. LAVIGNE, FABRICANT DE RIDEAUX. CHAMPETRES. Bureau au Magasin de Cigares 489 RUE CRAIG MONTREAL.

5-1-13f-293.

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge dans les maladies des Poumons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.

Prix: 25 centes par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. Engros et en détail chez le préparateur HENRY R. GRAY PHARMACIEN, 144 Rue St. Laurent, MONTREAL.

4-27zz (Établi en 1859.)

\$50,000 VALANT CONSISTANT EN HARDÉS FAITES. DRAPS, "TWEEDS," CASHMIRE, CHAPEAUX, MERCERIES, &c., &c., &c.

Habilllements faits à ordre, aux prix les plus réduits et avec promptitude. Une visite est sollicitée.

R. DEZIEL, 131, Rue St. Joseph. 4-27zz

NOUVEAUX MOULINS A LAVER

COUVERTS ET CONSERVANT L'EAU CHAUDE DURANT UN LAVAGE, MACHINES A TORDRE, MACHINES ET PERS A GAUFFRER-ET A GLACER, SÉCHOIRS, ETC., ETC. L. J. A. SURVEYER, 524, RUE CRAIG, MONTREAL. 4-24zz

COMPAGNIE POUR LA MISE EN BOITES DES FRUITS. DE GRIMSBY, ONT.

LES seuls emballeurs canadiens de fruits et légumes dans des boîtes hermétiquement fermées, en la Puissance. Leurs effets sont ce qu'il y a de mieux offert aux consommateurs, étant toujours de la meilleure qualité. Demandez-en à votre épicer. S'il n'en a pas en mains, demandez-lui de vous les procurer. Des listes de prix fournies au commerce seulement, sur demande. Wm. FORBES, Gérant. 5-3-12 f-422

N. RHEAUME,

Doreur et Ornemaniste. FABRICANT DE CADRES EN TOUS GENRES, RUE ST. LAURENT, No 75, MONTREAL.

M. RHEAUME invite les amateurs à venir visiter son vaste Etablissement: ils y trouveront de magnifiques Chromos, Cadres et Mirrors au choix. Aussi un assortiment complet de Gravures Religieuses et Historiques.

PRIME DE L'OPINION PUBLIQUE.

M. RHEAUME, comme les années précédentes, se charge d'encadrer la PRIME de "L'Opinion Publique" de 1874, à très-bon marché. 5-4-8 f-423

EVITEZ LES CHARLATANS.

Une victime des indiscrétions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le déperissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Adresser, J. H. REEVES, 78, rue Nassau, New-York. 4-40-lan.

J. D. NORMANDIN,

RELIEUR EN TOUT GENRE ET FABRICANT DE LIVRES BLANCS.

M. NORMANDIN se charge de relier, à prix réduit, tous les volumes de "L'Opinion Publique" qui lui seront confiés. RUE ST. GABRIEL, MONTREAL, 5-3-9 f-421 Porte voisine du No. 57.

USINES A METAUX DE LA PUISSANCE. (Établies en 1828.)

CHARLES GARTH & CIE. MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS

DE CUIVRE à l'usage des plombiers, ingénieurs et ouvriers, d'appareils à vapeur et à gaz, usines à cuivre et à fer, etc., etc. On entreprend aussi le chauffage des bâtiments publics et privés, les conservatoires, les serres, etc., par le moyen de la vapeur ou de l'eau chaude. Bureau et Manufacture No. 536 à 542, RUE CRAIG, MONTREAL. 4-25zz

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.